

Sylvain (un témoignage)

Sylvain était très admiré dans la famille. Mon cousin Sylvain, de dix ans mon aîné, un dur, avait passé une grande partie de sa jeunesse à voler des mobylettes, organiser des cambriolages où il raflait des télévisions et des consoles de jeux pour les revendre ensuite, vandaliser des bâtiments publics, faire sauter des boîtes aux lettres. Il s'était fait arrêter à plusieurs reprises alors qu'il dealait de la drogue ou qu'il conduisait ivre, ses enfants assis sur la banquette arrière *Il arrêta pas de faire des conneries. Il était pas comme toi, lui, l'école ça lui plaisait pas.* Quand ma tante, ou n'importe quel autre membre de ma famille, parlait des exploits de Sylvain, la fierté d'avoir dans la famille un dur aussi dur prenait toujours le pas sur l'inquiétude ou les reproches *Faudrait qu'y se calme un peu Sylvain, il va perdre la garde des gosses.*

SYLVAIN (UN TÉMOIGNAGE)

Sylvain avait été élevé par notre grand-mère après que sa mère eut perdu la garde de ses enfants en raison, je crois, de son alcoolisme. Elle avait déjà attisé la méfiance des services sociaux, ayant fait la plupart de ses enfants avec son propre cousin.

Après plusieurs petits délits de toutes sortes, et à force de reproduire sans cesse les mêmes infractions, le tribunal a pris la décision – de longs mois déjà que la sentence menaçait de tomber sur mon cousin – de l'envoyer en prison, une peine d'une trentaine de semaines. Lorsqu'elle rentrait des visites au parloir, ma grand-mère nous racontait les difficultés qu'il rencontrait : les bagarres avec les autres détenus, la vie quotidienne en prison, particulièrement difficile pour les plus pauvres détenus. Tout était payant là-bas *Vous vous rendez compte, même le papier cul il doit le payer. Franchement c'est scandaleux.* Et aussi, ma grand-mère osait à peine le dire, seulement quelques insinuations qui la faisaient rougir et baisser les yeux, les viols commis par les détenus sur les autres détenus, et, en l'occurrence, sur mon cousin. Elle n'en était pas certaine puisque Sylvain en parlait à peine du bout des lèvres, comme elle. Un partage de l'humiliation sans les mots.

Après quelques semaines de prison, le tribunal lui avait accordé une permission, *pour bonne conduite*, disait ma grand-mère, un week-end, le temps de voir

sa famille et ses amis. Il avait mis en place un programme, minutieusement, passant des heures, des nuits à en rêver sur son lit, à organiser ses jours de liberté à venir avec l'excitation d'un enfant tandis que le week-end en question s'approchait et que cet emploi du temps devenait toujours plus concret (je ne fais ici qu'essayer d'imaginer, de reconstituer l'état d'esprit de mon cousin à ce moment-là). Il avait raconté à ma grand-mère le sentiment de bonheur qu'il avait éprouvé durant sa permission. Il avait compris que quiconque avait connu autant de difficultés pouvait éprouver le bonheur mieux que n'importe qui d'autre. Il avait compris que l'un n'existait que par rapport à l'autre et qu'il manquait quelque chose à ces gens qui ne connaissent que le confort sans jamais éprouver le besoin ou l'humiliation. Comme si ceux-là n'avaient pas vraiment vécu.

Il avait pu faire l'amour à sa femme, jouer avec ses enfants, choisir l'heure et la composition de ses repas. *Il a vite fait été au McDo, ça lui manquait.*

Ma grand-mère nous a raconté la suite, l'air désolée.

Quand il est venu me voir – c'était la veille au soir du jour où il devait retourner dans sa cellule de la prison –, je l'ai tout de suite vu. Je l'ai vu dans ses yeux qu'il y avait un truc qui clochait, parce que je le connais bien mon Sylvain, c'est moi qui l'a élevé. J'ai appris. Il avait l'air triste, mais aussi, en même temps,

c'est dur à expliquer, pas facile, en même temps il avait l'air content, parce qu'il savait qu'il y retournerait pas. Tout était déjà prévu dans sa tête. Je crois bien même que quand il a ouvert la porte et qu'il est rentré, tout de suite, dans la seconde même, j'ai compris qu'il avait déjà choisi de plus remettre les pieds là-bas. Qu'est-ce que tu voulais que je lui dise moi, ça faisait tellement longtemps que je l'avais pas vu si heureux mon Sylvain, et ça aurait servi à rien, vous le connaissez, personne n'a jamais réussi à le faire changer d'avis.

Un dur.

Au début, il s'est assis, il a fait comme si de rien n'était. Il m'a demandé, et ça il ne le faisait jamais, il ne l'avait jamais fait en presque trente ans, alors c'était un indice en plus, il m'a demandé ce que j'avais fait de ma journée. C'était con. C'était bête parce qu'il s'en doutait bien. Mais j'ai joué le jeu. J'ai répondu : J'ai été chercher le pain à la boulangerie, j'ai donné à manger aux poules, et puis j'ai regardé la télé tranquillement dans mon canapé. Comme d'habitude. Lui il était là, comme une gueuge. À ce moment-là y a eu un silence. Tu sais que dans ces moments-là, ils paraissent longs les silences. C'est presque comme si tu comptais les secondes, et comme si une seconde ça durait une heure. Ça fout mal à l'aise. Je veux dire, d'habitude, je suis pas mal à l'aise avec Sylvain. Jamais. Je l'ai élevé, alors les silences, au bout d'un moment, on oublie. Ça n'a plus d'importance, c'est la vie. C'est même pas qu'on

s'en fout, c'est qu'on s'en rend même pas compte. Mais ce jour-là, ce jour-là c'était pas pareil.

Mon cousin a pris la parole après ce long silence. Le plus difficile pour lui était qu'il savait que ma grand-mère avait compris. Il s'apprêtait à dire quelque chose qu'elle avait anticipé. L'appréhension de ne pas le dire correctement, qu'elle ne comprenne pas. L'enjeu n'était pas de lui dévoiler quelque chose mais de faire en sorte qu'elle accepte ce qu'elle savait déjà. Il a donc déclaré qu'il ne retournerait pas en prison. Non pas qu'il ne voulait pas, que c'était sa volonté qui était en jeu, un choix à faire, là, dans cette situation, mais qu'il ne pouvait pas, c'était impossible. Il ne pouvait plus manger tous les jours la même nourriture *Je te jure mamie, on parle toujours de la bouffe de l'hôpital, mais là-bas c'est encore pire.* Voir les autres détenus qu'il haïssait, même les amis qu'il s'était faits là-bas, d'ailleurs, ceux avec qui il passait du temps pendant les pauses dans la cour, à qui il parlait de sa femme et de ses enfants, ceux qui étaient devenus une deuxième famille pour lui, il disait *mon clan*, ceux qui le protégeaient, l'aidaient, qu'il protégeait et aidait en retour, même eux il les détestait quand il y réfléchissait (comme si les individus, les autres, étaient toujours associés à un lieu, un espace, un temps particuliers, dont il était impossible de les dissocier, comme s'il existait une géographie des liens,

de l'amitié, et que la détestation des lieux entraînait, inexorablement, fatalement, la détestation de ceux qui s'y trouvent). Il ne pouvait plus sentir l'odeur des cellules, plus entendre le fou du dessus qui chaque nuit tapait des poings contre le mur, faisant vibrer non pas les barreaux, car il n'en existe quasiment plus dans les prisons modernes, mais les portes de métal qui les remplaçaient. Sylvain était moins perturbé par le bruit que faisait le fou que par la peur de se voir en lui, de se dire que pourrait arriver son tour, le jour où ce serait lui qui, trop las de rester enfermé dans ces quelques mètres carrés, basculerait dans cet état de démence.

Ma grand-mère : *Alors il me l'a dit, Je suis désolé mamie mais j'y retournerai pas. Il me fixait bien dans les yeux. J'ai pas baissé les miens. Moi aussi je le fixais pour lui montrer que ce qu'il était en train de me dire je pouvais l'entendre sans problème, j'étais pas choquée. Il avait pas besoin de parler avec des mots gentils. C'est pas parce que je suis une femme. Donc moi qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai fait un peu la moue j'ai fait la tronche, faire semblant d'hésiter et même d'être un peu en colère, histoire de savoir si il était vraiment sûr et certain de ce qu'il voulait. Il savait. Si j'aurais dit que non, qu'il devait y retourner, il m'aurait répondu, et faut avouer qu'il aurait pas eu complètement tort, c'est ça qu'il m'aurait retourné : Tu veux*

que je finisse en taule, crever en taule ? Je pouvais pas me le permettre. Je lui ai demandé

T'es sûr de toi, sûr de ton choix ? Il a répondu : Oui mamie parce que si je retourne là-bas, aucun doute, tu me verras plus jamais. Ça m'a un peu foutu les boules quand il m'a dit ça. Je me suis retenue de pleurer alors que je suis pas une femme qui pleure moi en temps normal. J'ai fait semblant de me moucher en disant Ah bordel de merde c'est la récolte des blés ça me file le rhume des foins. Il m'a embrassée et il est parti.

Sylvain est rentré chez lui après ça. Il a fêté sa liberté avec quelques amis. Tout s'est bien passé dans un premier temps, la police n'est pas venue le trouver tout de suite. Il avait dû imaginer à cause des séries télévisées qu'il regardait, l'espace d'un instant, que la police arriverait, des dizaines de voitures et peut-être même un hélicoptère, qui tous auraient encerclé la maison, déclarant, vociférant dans un mégaphone *Monsieur Bellegueule, vous êtes en état d'arrestation, ne faites plus aucun mouvement.*

Quand il a atteint l'ivresse (*Ce soir je me la mets pour fêter ça*), il est allé chercher ses enfants, dans leur chambre, qui regardaient une cassette vidéo *Les enfants on va faire un tour en voiture*. Comme mon père qui, lorsqu'il était saoul, ressentait toujours ce besoin de prendre le volant. Un défi contre lui-même.

Les enfants étaient heureux, ils ne se demandaient pas pourquoi maintenant, à cette heure-ci. Ils ont mis leurs chaussures en gardant leur pyjama. Sa femme a dit *Non*. Elle lui a dit qu'il avait trop bu, trop pris de drogue pour ce soir, ce serait déraisonnable de sa part *T'as quand même pas envie de te bousiller et de bousiller tes gosses avec*. La dispute a éclaté. Sylvain disait à sa femme qu'elle n'avait pas à dire ça. Elle ne pouvait pas se le permettre. Elle ne savait pas ce que c'était de vivre en prison, tout ce qu'il avait vécu, qu'elle ne pourrait jamais, même avec la meilleure volonté du monde, soupçonner ce que cela représentait. Ces paroles que fait surgir l'alcool et dont on ne sait jamais vraiment si elles sont enfouies depuis trop longtemps, refoulées au fond de celui qui les prononce, ou si elles n'ont aucun rapport à la vérité *En plus c'est de ta faute si j'ai fini en prison, parce que tu m'as pas assez aimé, sinon j'aurais pas ressenti le besoin de faire des conneries comme ça, j'ai juste essayé de compenser un manque d'amour, déjà que ma mère m'avait abandonné, j'ai toujours été abandonné moi quand on y réfléchit*. Un discours professé par les psychologues à la télévision que ma grand-mère lui avait mis dans la tête. Elle m'avait déjà dit, à moi, que la femme de Sylvain ne s'en occupait pas assez et qu'elle était, en ce sens, responsable de son comportement. Dans le village, les comportements des hommes étaient souvent imputés aux femmes, dont le

devoir était de les contrôler, comme lors des bagarres à la sortie du bal *Alors tu parles que sa femme elle, elle s'en foutait de Sylvain. Une vraie salope.*

Sylvain, après la dispute, a pris la voiture et il est parti sans les enfants, la colère animant chacune des parcelles de son corps. Quelques kilomètres plus loin, un véhicule de police l'a arrêté.

Ma grand-mère à nouveau : *Tu parles que quand les flics ils l'ont arrêté, ils savaient déjà. Tout était prévu. Ils l'ont pas dit tout de suite, ils ont fait semblant que c'était un simple contrôle, un truc de routine. Faire semblant de pas le connaître. Ils lui ont demandé qu'il souffle dans le ballon, alors quand il a soufflé, ils ont dû être contents, parce qu'ils avaient un prétexte en plus pour l'arrêter. Ils l'auraient fait avec ou sans ça, mais là ça faisait en plus, on appelle ça des circonstances aggravantes. Puis pour bien faire il avait fumé de l'herbe, et les flics ils sont pas cons, ils ont l'habitude, c'est quand même leur métier. Tout de suite ils l'ont senti. Ils ont fait un test d'alcoolémie, et tu connais Sylvain, il buvait bien. Une bonne descente, comme on dit, tu pourrais pas la remonter à pied. Là, je sais pas mais je crois quand même que les flics y prenaient du plaisir à le faire mijoter, à le faire attendre en se disant qu'il devait avoir la trouille. Celui qui parlait, le chef je crois bien, il a demandé ses papiers à Sylvain et il a*

été jusqu'à sa voiture pour vérifier sur son ordinateur, les petits ordinateurs qu'il y a toujours dans les voitures de police pour qu'ils puissent reconnaître tout de suite quelqu'un. L'identifier.

Il a pété les plombs Sylvain. Il a appuyé sur la pédale d'accélération, comme si il allait s'échapper. Donc le policier qu'est-ce qu'il a fait ? Ben il s'est mis devant la voiture, dire de l'empêcher de prendre la fuite. Je sais pas ce qui s'est passé dans la tête de Sylvain, un déclic, un coup de folie comme les chiens qui sont gentils comme tout et qui un jour se jettent sur la pauvre gamine qui joue tranquillement avec ses poupées dans le salon, qui lui bouffent le visage et que la gamine elle se retrouve soit morte, soit défigurée pour toute sa vie alors que souvent, dans ces cas-là, le chien il connaît bien la gamine, c'est le chien de la famille, qu'ils ont passé des heures et des heures ensemble, et que le clébard c'était le plus gentil du monde. Que les parents ils essayent de calmer le chien mais dans ces situations-là, t'as beau faire qu'est-ce que tu veux, c'est pas possible, pas possible du tout. Tu imagines toi, le chien que t'as élevé, que t'as nourri, avec qui tu faisais des câlins pis encore des câlins, et que tu le vois, là, devant toi, un beau jour sans prévenir, en train de bouffer tes enfants. Tu te jettes sur le chien, tu le tapes de toutes tes forces, paraît que quand t'es très en colère ou que t'as très peur ta force est multipliée

par dix, tu cries, tu pleures, enfin bon j'essaye de m'imaginer parce que heureusement ça m'est jamais arrivé. Mais plus tu frappes le chien et plus il serre les dents sur le cou de ta gamine, et le sang qui coule partout dans la pièce, qui gicle même et ta petite fille qui essaye de crier mais qui y arrive même pas, c'est juste un souffle qui sort de sa bouche, je crois qu'on dit un râle, alors, je sais pas j'essaye d'imaginer, mais tu cours jusqu'à la cuisine chercher un couteau de boucher, tu reviens et tu poignardes ton clébard. On croit que c'est facile de tuer quelqu'un comme ça, mais en vrai, je le sais quand je tue mes poules pour les manger, en vrai c'est dur. Il faut bien appuyer sur le couteau pour qu'il s'enfonce dans la chair, faut avoir des forces. Faut le vouloir, je te le dis moi. Tu fous des coups de couteau au chien mais il est trop tard, parce que quand t'as enfin réussi à le crever cette sale bête, tu te rends compte que ta gamine elle est déjà à moitié morte. Deux cadavres sur le dos.

Enfin bref c'est pas ce que je disais, c'était pas ce que je voulais dire. Sylvain. Il appuie sur la pédale d'accélérateur, le flic se met devant pour l'empêcher de se barrer, mais il se passe un truc dans la tête de Sylvain et il démarre, il accélère, il fonce sur le policier et il lui rentre dedans. Le flic il passe par-dessus le pare-brise. Ça va parce qu'il lui arrive rien de grave, il se relève tout de suite et avec ses collègues ils poursuivent Sylvain, la même chose que les courses-poursuites qu'on

voit à la télé. Mais mon biloute, il se laisse pas faire, il arrive à semer la police. Ils le perdent.

Quelques heures plus tard Sylvain était retrouvé sur un chantier où l'on construisait de nouvelles maisons. Il savait qu'il finirait par être arrêté. Il s'est rendu sur les lieux avec la batte de base-ball qu'il gardait toujours dans sa voiture au cas où l'un des garçons à qui il devait de l'argent – le trafic de drogue – ne le surprenne un jour et ne l'agresse pour récupérer son dû. Il avait brisé les fenêtres une à une, poussant des cris qui résonnaient dans la nuit calme. Il avait tout brisé, essayant de mettre le feu et hurlant toujours plus fort, de sorte qu'on aurait pu croire qu'il avait cherché à avertir les voisins (et donc, indirectement, la police) de sa présence. Il ne voulait pas aller en prison, y retourner pour un simple refus de rentrer de permission. Justifier sa peine. Quand la police est arrivée elle l'a découvert au milieu des bris de verre, des morceaux de briques et de tuiles qu'il avait projetées contre les murs. Il avait écrit sur le mur *NLP*, d'immenses lettres tracées à l'aide d'une bombe de peinture. Il n'a pas opposé de résistance quand les menottes lui ont été mises.

Sylvain est arrivé au tribunal. Il avait l'air très calme, comme lorsque la police l'avait arrêté. Moins agité qu'on aurait pu le penser et qu'il avait pu l'être

auparavant. Le procureur lui a posé les questions habituelles : pourquoi avoir fait ça, pourquoi de cette façon-là, les questions sur son passé, ses enfants, sa vie privée *Et votre père que vous n'avez jamais connu, votre mère qui vous a abandonné, pensez-vous que tout ça, que tous ces éléments de votre vie soient pour quelque chose dans vos actes de délinquance ?* D'autres questions qu'il ne comprenait pas à cause du langage, pas seulement de l'institution judiciaire, mais des mondes où les individus font des études *Affirmeriez-vous que vos actes sont imputables à des contraintes extérieures ou avez-vous la sensation que seul votre libre arbitre était en jeu dans cette affaire ?* Mon cousin a balbutié qu'il n'avait pas compris la question et il lui a demandé de répéter. Il n'était pas gêné, il ne ressentait pas directement la violence qu'exerçait le procureur, cette violence de classe qui l'avait exclu du monde scolaire et, finalement, par une série de causes et d'effets, cette violence qui l'avait mené jusque-là, au tribunal. Il devait penser au contraire que le procureur était ridicule. Qu'il parlait comme un pédé.

Après cette série de questions, il lui a enfin demandé – une simple formalité puisque tout le monde pensait savoir – ce qu'il avait voulu dire avec ce *NLP*. Ma famille en avait déjà longuement parlé depuis l'arrestation *Sylvain c'est vrai qu'il a jamais pu sentir les*

flics, il peut pas les voir en peinture. Le procureur lui a demandé d'où lui venait cette haine de la police, pourquoi avoir pris le soin, alors qu'il était en train de tout mettre à sac sur ce chantier dévasté après son passage (éclats de verre, de briques, d'ardoises), d'aller chercher une bombe de peinture dans sa voiture pour écrire *NLP*, sigle qui signifie, tout le monde le sait, *Nique la police*, sur le mur, un acte qui aurait été calculé longtemps à l'avance et qui – de ce fait – ne correspondait pas à l'état de folie que reflétait le comportement de Sylvain sur le chantier. *Mais monsieur le procureur vous avez rien compris. NLP ça voulait pas dire Nique la police. Ça voulait dire Nique le procureur.* Cet affront au procureur fait, aujourd'hui encore, frémir les membres de ma famille quand ils racontent cette histoire *Il avait des couilles celui-là.* Il est retourné en prison, il avait pris six ans. Et puis un cancer des poumons à un stade avancé a été diagnostiqué. Il a refusé les médicaments. On l'a retrouvé un matin, mort, dans sa cellule de prison. Il n'avait pas trente ans.

(Je suis revenu deux jours dans le village de mon enfance pour réunir des informations sur ma famille. J'y suis allé dans le but de voir ma grand-mère et de lui poser des questions sur mon cousin Sylvain. Elle m'a accueilli dans son nouveau petit lotissement HLM où les maisons sont toutes exactement semblables.

Elle a quitté celle dans laquelle elle a toujours vécu pour la revendre à ma sœur. C'était la deuxième fois que j'entrais là. Alors que la première fois que je suis venu la maison était propre, j'ai eu l'impression cette fois que ma grand-mère s'emparait progressivement des lieux. Odeur de saleté, de chien sale – elle a effectivement un petit chien avec elle dans sa maison de trente mètres carrés, tous ceux qu'elle avait dans son ancienne maison sont morts désormais. Je ne sais pas comment décrire cette odeur de chien sale, souvent présente dans les maisons du village, chez ma mère aussi. Elle m'a proposé quelque chose à boire et j'ai accepté. Elle m'a tendu un verre sale. Je suis resté silencieux, n'osant rien dire. J'ai pris le verre dans lequel elle a versé un sirop de fraise. Elle est allée jusque dans la cuisine où elle a rincé une petite bouteille de lessive vide avant de la remplir d'eau. J'ai compris qu'elle allait s'en servir de carafe. Malgré mon dégoût, je n'ai toujours rien dit et je l'ai laissée verser de l'eau dans mon verre, horrifié par les particules de lessive qui s'y trouvaient. Pendant deux heures je l'ai interrogée sur notre famille sans toucher à mon verre. Elle jetait dessus des petits regards furtifs et interrogateurs.)

LIVRE 2

L'échec et la fuite

Le hangar

C'est arrivé peu après les premiers coups des deux garçons. Quelques mois plus tard tout au plus.

Tout a commencé lors d'une de ces journées que nous passions dans le hangar à bois des voisins. Bruno nous avait proposé cet après-midi-là d'entrer chez lui : ses parents n'étaient pas présents. Il avait proposé d'aller dans sa chambre pour regarder un film, insistant *J'ai quelque chose, un truc terrible à vous montrer*. Étant de cinq ou six ans plus jeunes que lui, nous cédions toujours à ses envies, lui qui se faisait appeler le *chef de la bande*.

Il nous avait fait asseoir sur son lit, un matelas à l'origine blanc ou écru devenu marron, orange à cause de la saleté, tourbillons de poussière quand nous nous asseyons dessus, odeur de renfermé, de placard humide. Il s'est absenté quelques secondes.

Quand il est revenu il tenait dans la main une cassette vidéo, un film pornographique *Un film de cul que j'ai volé à mon père, il le sait pas, parce que si il le saurait ça c'est sûr qu'y me tuerait*. Il a proposé que nous le regardions entre amis. Les deux autres, mon cousin Stéphane et Fabien, l'autre voisin de Bruno, ont approuvé. Quant à moi je ne voulais pas. J'ai dit que ce n'était pas possible, on ne pouvait pas faire ça. J'ai ajouté que je jugeais ça suspect et même assez tordu, des garçons qui regardent ensemble un film pornographique. Mon cousin avait proposé d'un air fausement amusé, avec juste ce qu'il faut d'enjoué dans la voix pour qu'il puisse, si nous avions mal réagi, dire qu'il plaisantait, que cette proposition n'était qu'une plaisanterie, qu'il n'aurait jamais pensé sérieusement à cela, mais aussi juste assez de sérieux et d'autorité dans le ton pour que nous puissions comprendre que sa demande en était réellement une, il avait proposé que nous nous masturbions tous ensemble devant le film. Il y a eu un court silence. Tout le monde s'observait pour essayer de percevoir dans les yeux des autres comment il fallait réagir. Ne pas prendre le risque de donner une réponse qui aurait pu devenir un facteur d'isolement, de moqueries.

Je ne sais plus qui a pris ce risque le premier en acceptant la proposition de mon cousin, entraînant par là même l'approbation générale. Je ne pouvais

pas accepter *Mais moi j'ai pas envie de voir vos bites, je suis pas un sale pédé*.

Je me tenais à l'écart de tout ce qui se rapprochait plus ou moins de l'homosexualité. Un soir, nous étions au stade municipal du village – en réalité, en ces temps-là et avant les travaux qui surviendront, plutôt une sorte de grande étendue d'herbe verte de laquelle sortaient, comme émergeant des profondeurs de la terre, des poteaux d'acier rouillé faisant office de buts –, stade dans lequel nous rentrions frauduleusement la nuit en escaladant les barrières. Nous allions y boire les bières ramenées de l'arrêt de bus. Ce soir-là, mon cousin Stéphane, qui avait bu, avait commencé à tenir des propos insensés sur lui-même et sur sa force physique *Moi je suis une bête les mecs, je suis une bête, celui qui me touche il est mort*. Il avait retiré ses vêtements un à un, justement dans le but d'exhiber cette puissance de son corps qu'il évoquait, jusqu'à être complètement nu. Dans le village, les hommes le faisaient régulièrement quand ils étaient ivres, comme mon oncle paralysé avant son accident ou Arnaud et Jean, qui chaque année à l'occasion de la fête municipale finissaient nus, debout sur les rangées de tables construites pour que les villageois puissent communier autour des barquettes de frites et des grillades. Les grillades étaient préparées par le père de Fabien, *Merguez*, surnommé ainsi parce qu'il

était celui qui s'occupait du barbecue lors des festivités municipales et des brocantes. Fabien était également surnommé *Merguez* : les surnoms étaient héréditaires.

Les autres riaient *Lui il est complètement bourré, rond comme une queue de pelle, plein comme une huître*. Mon cousin courait d'un bout à l'autre du terrain de football, nu, en exhibant son sexe dont la taille imposante m'intimidait. Alors les autres garçons, hilares, se sont mis à l'imiter et à retirer leurs vêtements. Ils couraient, touchaient leur propre sexe et ceux des autres. Les sexes qui avec le mouvement des corps se retrouvaient propulsés d'une cuisse à l'autre, percutant une jambe puis l'autre puis le bas-ventre. Ils se frottaient, peau contre peau, pour mimer l'acte sexuel. Les garçons rient beaucoup de ces choses-là.

L'un d'entre eux m'a demandé pourquoi je ne les rejoignais pas. J'ai répondu assez fort pour être entendu de tous que je ne me livrais pas à ce type d'exercice, une fois de plus, comme avec le film que Bruno avait amené, que je trouvais ça *gerbant*, et qu'à les regarder, tous autant qu'ils étaient, avec leurs corps dénudés, je me disais que leur comportement était vraiment un comportement de pédés. En vérité, ces morceaux de chair me donnaient des vertiges. J'utilisais les mots *pédé*, *tantouze*, *pédale* pour les mettre

à distance de moi-même. Les dire aux autres pour qu'ils cessent d'envahir tout l'espace de mon corps.

Je suis resté assis dans l'herbe et j'ai condamné leur comportement. Jouer aux homosexuels était une façon pour eux de montrer qu'ils ne l'étaient pas. Il fallait n'être pas pédé pour pouvoir jouer à l'être le temps d'une soirée sans prendre le risque de l'injure.

Mon avis comptait assez peu. Les décisions, comme partout ailleurs, appartenaient au masculin, dont j'étais exclu. Les délibérations étaient aux mains de Bruno et des autres. J'ignore s'ils me réduisaient consciemment au silence ou si ce mécanisme opérait sans qu'ils s'en aperçoivent. Ils ne m'avaient pas écouté et avaient introduit le film dans le magnétoscope. Quand sont apparues les premières images ils ont plaisanté, puis l'agitation a progressivement changé de nature. Les respirations étaient de plus en plus saccadées. Les corps moites, les yeux fixés sur l'écran, l'appréhension perceptible sur les lèvres légèrement tremblantes, particulièrement tremblantes aux extrémités. Ils ont sorti leur sexe et se sont caressés. J'entends encore les gémissements, de véritables gémissements de plaisir. Je vois encore les sexes humidifiés.

J'ai dit que je devais partir et que je ne voulais pas assister à ce jeu, trop troublé. Je n'ai pas dit que j'étais troublé, j'ai tenté de le cacher, de prendre un

air serein. En rentrant chez moi je pleurais, déchiré entre le désir qu'avaient fait naître en moi les garçons et le dégoût de moi-même, de mon corps désirant.

Je suis revenu passer du temps avec eux dès le lendemain. Nous n'avons pas évoqué le film tout de suite.

Nous nous sommes réunis dans le hangar comme les autres jours pour fabriquer des armes de bois en sculptant les bûches. Ce jour-là, mon cousin a rompu le bruit des marteaux et des scies *Putain c'était bien le film l'autre fois quand même* (mon cœur qui bat si fort quand il prononce ces mots que j'ai l'impression que chaque battement sera fatal, que le cœur ne supportera plus longtemps de telles secousses), il a repris *C'est dommage qu'on peut pas faire la même chose que les acteurs du film*. Il a attendu une poignée de secondes puis s'est remis à l'ouvrage (sa bûche), puis *De toute façon y a pas assez de filles pour faire ça, et les filles elles sont trop coincées ici* (coup de marteau, battement de cœur, coup de marteau, battement de cœur ; les deux s'accordaient pour former une symphonie infernale).

Quand ensuite il a posé la question, elle est venue soudainement. Ma mère aurait dit *Elle est venue comme ça, comme une envie de pisser*. Mon cousin a demandé *On pourrait faire comme dans le film, les mêmes trucs*. Les réactions ont été moins timides

qu'on aurait pu s'y attendre chez ces enfants qui détestaient selon leurs dires, et déjà à dix ans, alors même qu'ils avaient dû en croiser peu, voire jamais, les tarlouzes. *Ah ouais ça serait fendard, on se poilerait bien la gueule*. Bruno a demandé où nous pourrions jouer à ce jeu, *le faire*, avant de proposer de rester dans le hangar. Les sourires qu'ils affichaient ne disparaissaient pas et constituaient pour eux l'assurance de pouvoir, à tout moment, transformer ce fragile projet en vaste plaisanterie. Ils parlaient à voix basse, comme si leurs mots étaient des explosifs qu'il fallait manipuler avec une extrême précaution et qui auraient pu, s'ils avaient élevé la voix, les détruire aussitôt. Mon cousin se rassurait et nous rassurait : ce n'était qu'un jeu auquel nous allions jouer, le temps d'un après-midi *On pourrait le faire juste comme ça, pour s'amuser*. Il m'avait suggéré d'aller voler des bijoux à ma sœur aînée Eddy, *toi tu pourrais, ça serait encore mieux parce que ça le ferait plus, toi tu pourrais voler des bagues à ta sœur, et comme ça, celui qui mettrait la bague ça serait celui qui ferait le rôle de la femme, celui qui se ferait baiser, juste pour déconner, sinon on se tromperait sans les bagues, ça fera plus vrai. Avec les bagues on pourra bien reconnaître*.

J'exécutai. Je n'étais plus capable de refuser. Je n'arrivais plus à faire semblant d'être rétif ou dégoûté. Mon corps ne me laissait pas d'autre choix que de

faire tout ce qu'ils s'apprêtaient à me demander. J'ai couru jusqu'à ma chambre pour subtiliser les bagues que ma sœur cachait dans une petite boîte à bijoux violette. Quand je suis revenu ils étaient encore dans le hangar, j'ai dit *Je les ai ramenées. Montre* a ordonné Bruno. Il m'en a donné une, l'autre à Fabien *Vous deux vous ferez les femmes, et moi et Stéphane on fera les hommes.* Ils ne paraissaient pas anxieux. Plutôt prêts à jouer à un jeu inhabituel, risqué, mais rien d'autre qu'un jeu d'enfants, comme les jours où Bruno s'amusait à torturer les poules de sa mère. Je me rappelle de pendaions de poules avec du fil de pêche, les poules qui poussaient des cris d'horreur, indicibles, inimitables, de poules brûlées vives ou même d'une poule qui, le temps d'une partie de football, avait fait office de ballon. Je me rendais compte, moi, que c'était toute ma personne, tout mon désir refoulé depuis toujours, qui m'entraînait dans cette situation. Je brûlais d'excitation.

Je me suis allongé face contre terre, ou plus précisément le visage contre la sciure de bois qui formait un épais tapis dans le hangar et qui entraînait dans ma bouche à cause de ma respiration qui l'aspirait. Mon cousin a baissé mon pantalon et m'a tendu une des bagues que j'avais ramenées *Ah et tiens, mets la bague sinon ça sert à rien.*

J'ai senti son sexe chaud contre mes fesses, puis en moi. Il me donnait des indications *Écarte, Lève un*

peu ton cul. J'obéissais à toutes ses exigences avec cette impression de réaliser et de devenir enfin ce que j'étais. Chaque coup de reins qu'il me donnait faisait durcir un peu plus mon membre, et, comme lorsqu'ils avaient regardé le film pour la première fois, les rires des premiers coups de reins ont rapidement cédé la place à l'imitation des soupirs des acteurs pornographiques, aux répliques qui m'apparaissaient alors comme les plus belles phrases qu'il m'ait été donné d'entendre *Prends ma bite, Tu la sens bien.* Pendant que mon cousin prenait possession de mon corps, Bruno faisait de même avec Fabien, à quelques centimètres de nous. Je sentais l'odeur des corps nus et j'aurais voulu rendre palpable cette odeur, pouvoir la manger pour la rendre plus réelle. J'aurais voulu qu'elle soit un poison qui m'aurait enivré et fait disparaître, avec comme ultime souvenir celui de l'odeur de ces corps, déjà marqués par leur classe sociale, laissant déjà apparaître sous une peau fine et laiteuse d'enfants leur musculature d'adultes en devenir, aussi développée à force d'aider les pères à couper et à stocker le bois, à force d'activité physique, des parties de football interminables et recommencées chaque jour. Le sexe de Bruno, plus vieux que nous, qui avait à ce moment une quinzaine d'années quand nous n'en avions que neuf ou dix, était bien plus massif que les nôtres et parsemé de poils bruns. Son corps était déjà celui d'un homme. En

l'observant pénétrer Fabien, la jalousie m'a envahi. Je rêvais de tuer Fabien et mon cousin Stéphane afin d'avoir le corps de Bruno pour moi seul, ses bras puissants, ses jambes aux muscles saillants. Même Bruno je le rêvais mort pour qu'il ne puisse plus m'échapper, jamais, que son corps m'appartienne pour toujours.

C'était le début d'une longue série d'après-midi où nous nous réunissions pour reproduire les scènes du film et bientôt les scènes de nouveaux films vus entre-temps. Il fallait prendre garde à ne pas être surpris par nos mères, qui sortaient dans la cour plusieurs fois par jour pour arracher les mauvaises herbes du jardin, déterrer quelques légumes ou chercher des bûches dans le hangar. Quand l'une d'elles arrivait nous trouvions toujours le temps de nous rhabiller et de faire semblant de jouer à autre chose.

La frénésie s'emparait de nous. Il ne se passait plus un jour sans que je ne retrouve Bruno, mon cousin Stéphane ou Fabien, plus seulement dans le hangar mais partout où il était possible, comme nous le disions, *de jouer à l'homme et à la femme*, derrière les arbres au fond de la cour, dans le grenier de Bruno, dans les rues. Je ne me lavais plus les mains quand elles étaient imprégnées de l'odeur de leurs sexes, je passais

des heures à les renifler comme un animal. Elles avaient l'odeur de ce que j'étais.

À cette période, l'idée d'être en réalité une fille dans un corps de garçon, comme on me l'avait toujours dit, me semblait de plus en plus réelle. J'étais progressivement devenu un inverti. La confusion régnait en moi. Retrouver les garçons chaque jour dans le hangar pour les déshabiller, les pénétrer ou me laisser pénétrer me poussait à me dire qu'il y avait une erreur – je savais que ces erreurs existaient. J'entendais partout et depuis toujours que les filles aimaient les garçons. Si je les aimais, je ne pouvais qu'être une fille. Je rêvais de voir mon corps changer, de constater un jour, par surprise, la disparition de mon sexe. Je l'imaginais se faner dans la nuit pour laisser place à un sexe de fille au matin. Plus une étoile filante sans que je ne fasse le vœu de ne plus être un garçon. Plus une page de mon journal dans lequel je ne faisais référence à ma volonté secrète de devenir une fille – et la peur, toujours présente elle aussi, que ma mère découvre ce journal.

Un jour, tout s'est arrêté.

C'était ma mère. Elle ne savait pas qu'elle allait indirectement contribuer à la multiplication des insultes au collège, aux coups. J'étais dans le hangar avec les trois autres. Stéphane était allongé sur mon corps

marqué du sceau de la féminité par la bague que je portais à l'index. Bruno pénétrait Fabien. Ma mère est arrivée. Nous ne l'avions pas vue, elle venait un récipient de verre à la main, rempli de graines pour nourrir les poules. Quand je l'ai trouvée, là, devant nous – trop tard pour apercevoir la rupture, cette seconde où elle avait dû passer de l'état de la femme qui nourrit ses poules, geste mécanique et quotidien, à celui de la mère qui voit son fils d'à peine dix ans se faire sodomiser par son propre cousin, elle qui partageait les opinions de mon père sur l'homosexualité, même si elle en parlait moins souvent –, quand je l'ai vue elle était déjà figée, il lui était impossible de produire le moindre son ou de faire le moindre geste. Elle me fixait comme on peut l'imaginer dans ce type de situation, finalement banale, la situation de la personne qui découvre, sans s'y attendre, une scène si impensable qu'elle s'en trouve incapable de réagir, la bouche à demi ouverte et les yeux qui sortent de leur orbite.

Ni elle ni moi n'avons pu faire quoi que ce soit pendant quelques secondes. Puis elle a lâché le plat de verre, qui s'est brisé au contact des bûches entassées. Elle ne l'a pas regardé, n'a pas baissé les yeux vers le récipient brisé comme on le fait lorsqu'on casse quelque chose. Elle ne détachait pas son regard du mien, ce regard dont je ne sais plus ce qu'il exprimait. Peut-être l'écœurement ou la détresse, je ne sais plus.

J'étais trop aveuglé par ma honte et par l'idée qui m'est venue spontanément, qu'elle pourrait tout dire aux autres, à mon père, à ses copains, aux femmes du village que j'entendais déjà *On l'avait toujours dit qu'il était un peu bizarre le petit Bellegueule, qu'il était pas comme les autres, les gestes qu'y faisait quand il parlait et tout ça, on savait bien qu'il en avait du pédé.*

Ma mère est partie sans dire un mot. J'ai vite remis mes vêtements. Je voulais rentrer chez moi rapidement, un geste désespéré pour la convaincre de ne rien dire aux autres. La supplier s'il le fallait.

Il était trop tard.

Quand j'ai ouvert la porte ma mère était là. Elle avait la même expression figée sur le visage que cinq minutes auparavant, comme s'il était paralysé pour le reste de son existence, que le choc l'avait défigurée à jamais. Mon père était à côté d'elle, une expression semblable modelant ses traits. Il savait tout. Il s'est doucement approché de moi, et puis la gifle, puisante, son autre main qui saisit mon tee-shirt si fort qu'il se déchire, la deuxième gifle, la troisième, une autre et une autre, toujours sans une parole. Soudain *Tu fais plus jamais ça. Tu ne recommences plus jamais ou ça ira mal.*

Après le hangar

Pendant plusieurs semaines je n'ai plus entendu parler de l'histoire du hangar. J'espérais sa disparition. Pourtant son omniprésence m'écrasait : chaque regard que m'adressaient mes parents constituait une mise en garde, chacune de leurs intonations, chacun de leurs gestes me signifiait qu'il fallait garder le silence. L'injonction à se taire. Ne plus évoquer cette histoire, jamais ; en reparler aurait été une manière de la reproduire.

Quand elle a fait de nouveau irruption elle ne m'avait donc pas quitté. Mais je ne m'attendais pas à ce qu'elle resurgisse. Je pensais que la honte que nous partagions, moi, mes parents et mes *copains*, était trop puissante, qu'elle empêcherait qui que ce soit d'en parler et qu'elle me protégeait. Je me trompais.

Les deux garçons m'ont rejoint dans le couloir. Ils ne le faisaient pas tout à fait chaque matin. Certains

APRÈS LE HANGAR

jours ils ne venaient pas : ils étaient fréquemment absents, comme moi et tous les autres, tout prétexte était bon pour ne pas aller à l'école. D'autres fois encore, il m'arrivait, terrifié et surtout las de ce jeu interminable, comme si tout ça n'avait toujours été qu'un jeu, de ne plus vouloir y adhérer. Ne pas aller dans le couloir, ne plus les y attendre, ne plus aller recevoir les coups, de la même manière que ces gens qui un jour abandonnent tout, famille, amis, travail, qui font le choix de ne plus croire au sens de la vie qu'ils mènent. Ne plus croire à une existence qui ne repose que sur la croyance en cette existence. Je me rendais alors à la bibliothèque, avec, malgré tout, la crainte de les voir surgir et l'inquiétude des représailles du lendemain.

Ils semblaient particulièrement nerveux. J'avais appris à lire sur les lignes de leurs visages. Je les connaissais mieux que quiconque après les avoir retrouvés chaque jour dans ce même couloir pendant deux ans. Je pouvais identifier les jours où ils étaient fatigués, ceux où ils l'étaient moins. Je jure que certaines fois, quand l'un d'eux paraissait peiné, je ressentais une certaine compassion pour lui, je m'inquiétais. Je me posais des questions toute la journée pour essayer de deviner les causes de cet état. Quand ils me crachaient au visage, j'aurais été en mesure de dire ce qu'ils avaient mangé. Je les connaissais bien désormais.

Ils souriaient et voulaient savoir si c'était vrai, cette nouvelle rumeur qui circulait. Cette chose dont tout le monde parlait, devenue le sujet de conversation le plus présent parmi les enfants du collège. Ils voulaient savoir – et ils semblaient à peine le croire, tant cette information était inespérée pour eux, tant ils avaient toujours souhaité quelque chose de la sorte – si, oui, mon cousin, mon propre cousin, m'avait fait ce qu'il prétendait. *C'est ton cousin qui t'a balancé, qui l'a dit à tout le monde.* Il avait raconté qu'un après-midi, dans le hangar, alors qu'il s'était isolé pour uriner, je l'avais rejoint et j'avais effleuré son sexe du bout des doigts. Dans son récit que les deux garçons me rapportaient, j'avais baissé mon pantalon, à mon tour, pour me frotter contre lui, avant de me mettre sur les genoux pour prendre son sexe dans ma bouche. Il avait raconté qu'il m'avait finalement *enculé*, que j'avais aimé et crié *comme une meuf* et que j'avais *ramené une bague pour faire la fille*.

Le grand roux me serrait le cou pour me contraindre à répondre rapidement. Ses doigts froids sur ma nuque, mon sourire, la peur, l'attente de l'aveu. *C'est des conneries qu'il raconte mon cousin, il est un peu fou, la preuve il est dans les classes pour handicapés au collège. Je suis pas une sale baltringue.* Je n'étais pas convaincant. Il aurait été de toute façon impossible

de les calmer, même si cette histoire avait été fausse. Ce qu'avait dit mon cousin correspondait bien trop à l'image qu'ils avaient de moi. L'agacement *Arrête de mentir pédale on sait que c'est vrai.*

Il ne m'a pas craché au visage. Il a craché ce matin-là sur la manche de ma veste, un mollard verdâtre, rigide tant il était épais. Le petit au dos voûté a fait la même chose, sur la même manche (une fine veste de jogging bleue à rayures noires que je portais l'hiver ; j'avais égaré mon manteau et mes parents n'avaient pas pu m'en racheter un *Tu te démerdes, t'as qu'à pas perdre tes affaires*). Ils riaient. Je regardais les mollards figés sur ma veste, pensant qu'ils m'avaient épargné en crachant là plutôt que sur mon visage. Et puis le grand aux cheveux roux m'a dit *Bouffe les mollards pédale*. J'ai souri, encore, comme toujours. Non pas que je pensais qu'ils me faisaient une blague mais j'espérais, en souriant, renverser la situation et n'en faire qu'une plaisanterie. Il a répété *Bouffe les mollards pédale, dépêche-toi*. J'ai refusé – je ne le faisais pas d'habitude, je ne l'avais quasiment jamais fait, mais je ne voulais pas bouffer les mollards, j'aurais vomi. J'ai dit que je ne voulais pas. L'un m'a attrapé le bras, l'autre la tête. Ils ont plaqué mon visage sur les mollards, ils ont exigé *Lèche, pédale, lèche*. J'ai sorti lentement ma langue et j'ai léché les crachats dont l'odeur colonisait ma bouche. À chaque coup

de langue ils m'encourageaient d'une voix douce, paternelle (les mains qui tenaient ma tête avec force) *C'est bien, continue, vas-y c'est bien.* J'ai continué à lécher la veste tandis qu'ils me l'ordonnaient, jusqu'à ce que les mollards aient disparu. Ils sont partis.

À compter de ce jour les premières minutes après le réveil sont devenues de plus en plus irréelles. Je me sentais ivre quand je me réveillais. La rumeur s'était répandue et les regards au collège se faisaient de plus en plus insistants. Les *pédé* se multipliaient dans les couloirs, les petits mots retrouvés dans le cartable *Crève tapette*. Dans le village, où j'avais été jusqu'alors relativement épargné par les adultes, les insultes sont apparues pour la première fois.

Un soir d'été où je jouais au football avec quelques garçons, sur la route : les maillots trempés de sueur et la tension qui régnait pendant ces matchs improvisés où nous délimitions un terrain imaginaire avec des sacs à dos et des pull-overs posés à même le sol. Je me trouvais avec Stéphane et quelques autres.

Mon incompetence agaçait Fabien, Kevin, Steven, Jordan, les *copains*, qui s'énervaient à la première occasion. *Tu fais chier à nous faire perdre, t'es vraiment un bon à rien. La prochaine fois on te prend plus dans l'équipe.* Je n'étais pas le seul à qui on disait

ces choses-là. L'irritation et les grossièretés faisaient partie du football.

Ce soir-là cependant, quelques semaines après que Stéphane avait divulgué l'histoire tout en en réinventant une part importante, les choses se sont passées différemment. L'un d'entre eux m'a dit – des phrases que l'on aimerait pouvoir oublier, et, plus encore, oublier le geste de l'oubli pour les faire disparaître tout à fait – qu'il vaudrait mieux pour moi m'entraîner au football que de baiser avec mon cousin *Tu ferais mieux de t'entraîner au foot que de te faire enculer par Stéphane.* Même mon cousin riait, ce que je ne pouvais pas m'expliquer. Pourquoi Stéphane avait-il raconté cette histoire ? Pourquoi n'avait-il pas craint la honte, les moqueries ? Pourquoi, ce soir-là alors que nous étions ensemble à jouer au football, mais aussi les autres soirs où les insultes revenaient, pourquoi n'était-il pas l'objet, lui aussi, de la haine et des insultes ?

Nous étions deux, quatre en vérité, avec Bruno et Fabien. Mais leur participation aux rendez-vous dans le hangar n'a jamais été évoquée. Je ne pouvais rien dire, par peur des conséquences, et je savais que cette délation aurait été vaine, qu'ils auraient, comme Stéphane, été épargnés. Il aurait été logique que lui aussi se fasse traiter de *pédé*. Le crime n'est pas de faire, mais d'être. Et surtout d'avoir l'air.

Devenir

Je me souviens moins de l'odeur des champs de colza que de l'odeur de brûlé qui se répandait dans toutes les rues du village lorsque les agriculteurs laissaient le fumier se consumer lentement au soleil. Je toussais beaucoup à cause de mon asthme. Un dépôt se formait au fond de ma gorge et sur mon palais, comme si le fumier s'évaporait pour ensuite se reconstituer dans ma bouche, la recouvrant d'une fine pellicule grisâtre.

Je me souviens moins du lait encore tiède parce qu'il venait d'être extrait des pis de la vache et que ma mère allait le chercher à la ferme en face de chez nous que des soirs où la nourriture manquait et où ma mère disait cette phrase *Ce soir on mange du lait*, néologisme de la misère.

Je ne pense pas que les autres – mes frères et sœurs, mes *copains* – aient souffert autant de la vie au village. Pour moi qui ne parvenais pas à être des

DEVENIR

leurs, je devais tout rejeter de ce monde. La fumée était irrespirable à cause des coups, la faim était insupportable à cause de la haine de mon père.

Il fallait fuir.

Mais d'abord, on ne pense pas spontanément à la fuite parce qu'on ignore qu'il existe un ailleurs. On ne sait pas que la fuite est une possibilité. On essaye dans un premier temps d'être comme les autres, et j'ai essayé d'être comme tout le monde.

Quand j'ai eu douze ans, les deux garçons ont quitté le collège. Le grand roux a entamé un CAP peinture et le petit au dos voûté a arrêté l'école. Il avait attendu d'avoir seize ans pour ne plus y aller sans prendre le risque de faire perdre les allocations familiales à ses parents. Leur disparition était pour moi l'occasion d'un nouveau départ. Si les injures et les moqueries continuaient, la vie au collège n'était en rien comparable depuis qu'ils n'étaient plus là (une nouvelle obsession : ne pas aller dans le lycée auquel j'étais destiné, ne pas les y retrouver).

Je devais ne plus me comporter comme je le faisais et l'avais toujours fait jusque-là. Surveiller mes gestes quand je parlais, apprendre à rendre ma voix plus grave, me consacrer à des activités exclusivement masculines. Jouer au football plus souvent, ne plus regarder les mêmes programmes à la télévision, ne

plus écouter les mêmes disques. Tous les matins en me préparant dans la salle de bains je me répétais cette phrase sans discontinuer tant de fois qu'elle finissait par perdre son sens, n'être plus qu'une succession de syllabes, de sons. Je m'arrêtais et je reprenais *Aujourd'hui je serai un dur*. Je m'en souviens parce que je me répétais exactement cette phrase, comme on peut faire une prière, avec ces mots et précisément ces mots *Aujourd'hui je serai un dur* (et je pleure alors que j'écris ces lignes ; je pleure parce que je trouve cette phrase ridicule et hideuse, cette phrase qui pendant plusieurs années m'a accompagné et fut en quelque sorte, je ne crois pas que j'exagère, au centre de mon existence).

Chaque jour était une déchirure ; on ne change pas si facilement. Je n'étais pas le dur que je voulais être. J'avais compris néanmoins que le mensonge était la seule possibilité de faire advenir une vérité nouvelle. Devenir quelqu'un d'autre signifiait me prendre pour quelqu'un d'autre, croire être ce que je n'étais pas pour progressivement, pas à pas, le devenir (les rappels à l'ordre qui viendront plus tard *Pour qui il se prend ?*).

Laura

Devenir un garçon passait nécessairement par les filles. J'avais rencontré Laura cette même année où les deux garçons avaient quitté le collège. Elle venait d'emménager dans une famille d'accueil d'un village voisin. Sa mère avait décidé d'abandonner la garde. Je ne sais pas s'il y avait une raison particulière, peut-être était-elle, comme ma mère, fatiguée d'être mère. Peut-être qu'elle était allée jusqu'au bout de sa lassitude. Laura me disait simplement *Elle veut plus de moi ma mère, j'aimerais bien vivre avec mais elle elle veut plus*.

Laura avait une mauvaise réputation au collège. Elle était de ces filles de la ville – puisqu'elle y avait d'abord grandi avec sa mère – qui en surgissant dans le village provoquaient des réactions hostiles en raison de leur façon de parler, de leur mode de vie, leur façon de s'habiller, provocante pour les habitants de la campagne. Les femmes qui attendaient devant l'école : *Une gamine ça devrait pas s'habiller comme*

ça aussi jeune, c'est pas respectueux, les enfants : *Laura c'est une pute*. Le rejet dont elle était l'objet me la rendait plus accessible. Je l'avais choisie pour parvenir à ma métamorphose.

Je me suis rapproché d'elle d'abord par l'intermédiaire de l'une de ses plus proches amies, qui vivait près de chez moi. Je lui avais dit que Laura me plaisait. Je savais comment procéder. Tout était très codifié, déjà chez les enfants que nous étions. L'usage voulait que nous écrivions des lettres, c'était par ce moyen qu'il fallait aborder une fille. J'ai pris une feuille de papier et j'ai griffonné quelques mots, ou plutôt une longue déclaration d'amour sur plusieurs feuillets. Je conclusais par une question de type *Veux-tu sortir avec moi ?* suivie de deux petits carrés sous lesquels j'avais écrit, sous l'un, *Oui* et, sous l'autre, *Non*, ayant même pris le soin, dans un post-scriptum, d'ajouter *Coche la réponse que tu veux donner*. Je suis allé la voir, j'ai traversé la cour et je lui ai tendu la lettre *Tu me donneras la réponse*. Cette phrase aussi, avec la lettre, faisait partie des codes.

L'attente. Elle tardait à me répondre. Je constatais son hésitation, ses yeux qu'elle baissait lorsque je passais près d'elle. Je suis resté des jours sans un signe ni un mot. Je savais pourquoi elle ne répondait pas. Certaines fois j'aurais voulu non pas dire, seulement

dire, mais crier à Laura au milieu de la cour, perché sur un banc, un arbre, qu'importe, lui crier qu'elle était lâche. Qu'elle ne voulait pas de moi parce que accepter ma proposition aurait signifié partager la honte avec moi.

J'ai insisté. J'ai fait d'autres lettres. Elle a finalement accepté.

Elle m'avait fait transmettre quelques mots par l'une de ses amies. Le rendez-vous était fixé dans le préau du collège en fin d'après-midi, après la classe et avant que chacun prenne les transports scolaires. C'est à cet endroit que se retrouvaient les couples pour s'embrasser chaque jour à la même heure. La pionne avait essayé de les chasser au début *Vous vous croyez où, on n'embrasse pas comme ça, comme un spectacle. Ici vous êtes au collège* puis elle s'était découragée.

Laura m'attendait. Elle n'était pas seule. Le bruit s'était répandu et d'autres étaient présents pour assister à cette scène. Ils voulaient me voir embrasser une fille, voir si tout cela était vrai. Je me suis approché, muet et tremblant. Je l'ai embrassée, j'ai posé mes lèvres contre les siennes avant de me rendre compte qu'elle essayait d'introduire sa langue dans ma bouche. Je me suis laissé faire. Le baiser a duré plusieurs minutes – je comptais les secondes, me demandant quand cela allait se terminer, si, en tant que garçon, je devais prendre l'initiative de mettre fin au baiser,

prendre les commandes, ou attendre. Tout à la fois, je voulais que le baiser dure, je voulais que les autres le voient, le plus d'yeux possible, des foules, des hordes de collégiens. Je voulais des témoins, qu'ils se sentent idiots, honteux de m'avoir enseveli d'opprobre, qu'ils pensent avoir commis une absurde erreur depuis le début, que cette erreur les discrédite et les blesse. Le baiser s'est achevé et je suis parti avec l'envie de courir. J'avais trouvé cet exercice infect, sale.

Dans le car, je me suis installé seul et j'ai tenté d'évacuer la salive de Laura et son odeur dans ma bouche, crachant discrètement sous mon siège, passant mes doigts sur mes dents et sur ma langue pour en dégager l'odeur incrustée. J'ai songé tout arrêter. J'ai pensé dire à Laura dès le lendemain que ce n'était plus la peine. Le soir même quand j'ai retrouvé mon cousin Stéphane il m'a posé des questions *C'est vrai que maintenant t'as une meuf, que ta meuf c'est Laura, celle que tout le monde dit que c'est une vraie salope.* J'avais perçu dans sa question une forme d'admiration, de complicité virile que je n'avais jamais partagées avec lui. Il était encore plus valorisant pour moi de fréquenter une *salope*. Elle faisait de moi un machiste qui entraînait dans le cercle des garçons-que-Laura-avait-fréquentés. Cette conversation avec mon cousin m'a fait changer d'avis.

J'ai continué, par conséquent, jour après jour, à retrouver Laura avant de prendre le car. De plus en plus d'enfants étaient au courant de la relation que nous avions. Je l'embrassais, de longues embrassades, non plus uniquement après la classe mais aussi pendant les récréations, le matin quand je la retrouvais. Je me délectais des questions que l'on me posait à propos d'elle et moi, de notre *couple*, notre *histoire*.

Laura m'écrivait des lettres que je prenais soin de laisser dans mes poches de pantalon afin que ma mère puisse les découvrir en faisant la lessive. Un soir à table, elle n'a pas pu se retenir de prendre la parole. Le rituel était pourtant de ne pas parler pendant le dîner, de regarder la télévision en silence ou mon père se fâchait *Vos gueules les mouettes la mer est basse.* Ma mère : *Alors Eddy t'as trouvé une petite copine, tu ferais bien de mieux ranger tes courriers d'amour.* J'ai fait semblant d'être gêné. En vérité, j'essayais tant bien que mal de contenir la joie et l'orgueil qui bouillonnaient en moi. J'avais fait, au moins le temps de cette soirée, disparaître les doutes qui hantaient ma mère. Son visage s'était éclairé.

Je restais au téléphone chaque soir pendant plusieurs heures avec Laura, prévenant là aussi mes parents du fait que j'allais être indisponible pour la soirée, ils ne devaient pas s'inquiéter. Mes parents

n'avaient pas le téléphone fixe ni de connexion internet, comme c'était le cas de la majorité des habitants du village, comme c'est encore le cas pour ma mère au moment où j'écris ces lignes. Aussi, j'étais contraint à me rendre dans la cabine téléphonique à côté de l'arrêt de bus pour les communications avec Laura. C'était elle qui m'appelait du téléphone de sa famille d'accueil.

À l'arrêt de bus je retrouvais mes *copains*. Ils me proposaient de me joindre à eux. Quel plaisir j'éprouvais à leur dire que je ne pouvais pas parce que je devais parler à Laura, *ma meuf*, et à rester quatre, cinq heures dans la cabine téléphonique pour lui parler, pendant qu'eux étaient à côté.

Une fois, cependant que j'embrassais Laura dans le préau, une chaleur douce est apparue dans mon bas-ventre. J'ai senti mon sexe se durcir, et plus nous prolongions le baiser, Laura et moi, plus mon sexe se dressait. J'éprouvais du désir : un désir qui se manifestait physiquement, celui-là impossible à mimer, à jouer. Je bandais, comme avec les *copains* dans le hangar, comme les hommes dans les films pornographiques que regardait mon père dans sa chambre, mon père qui se retirait en précisant *Je vais dans ma chambre me mater un film de cul, venez pas m'emmerder*. Je n'avais jamais bandé pour une fille. J'y voyais l'aboutissement de mon projet : mon corps

avait plié devant ma volonté. On ne cesse de jouer des rôles mais il y a bien une vérité des masques. La vérité du mien était cette volonté d'exister autrement.

J'étais enfin guéri. Sur le chemin du retour, le retour du collège pour me rendre chez moi, j'ai ressassé ce constat victorieux comme un refrain que j'aurais écouté en boucle, chaque fois plus puissant, non pas apaisant puisque au contraire je sentais mon corps toujours plus exalté, sinon déchaîné. En retrouvant mes parents j'ai espéré qu'ils pourraient percevoir ma transformation (*guéri, guéri*). Je me disais que peut-être le corps se transformait soudainement, peut-être mon corps était soudainement devenu celui d'un dur, comme celui de mes frères. J'étais persuadé qu'ils verraient la différence.

Ils n'ont rien vu.

Souvenirs de cette fin d'après-midi : mon cœur tambourinant contre ma poitrine dans le bus (*guéri, guéri*), le rythme de ma respiration, moins, d'ailleurs, ce qu'on pourrait appeler le *rythme de la respiration* qu'un enchaînement de suffocations, les minuscules graviers qui restaient bloqués sous la porte de la maison, produisant un bruit aigu quand je l'ouvrais. Dans mon élan j'ai salué mon père *Ça va papa ?*

Ta gueule je regarde ma télé.

Révolte du corps

Aveuglé par cette impression de m'être arraché à un mal qui jusque-là m'avait semblé incurable, j'oubliai quelque temps la résistance du corps. Je n'avais pas envisagé qu'il ne suffisait pas de vouloir changer, de mentir sur soi, pour que le mensonge devienne vérité.

Je me trouvais dans la cour du collège avec Laura quand Dimitri s'est approché. Il faisait partie des durs, auréolé d'un prestige inégalé grâce à son comportement : l'insolence, les mauvaises notes et tout le reste. C'est à Laura qu'il s'est directement adressé, faisant mine de ne pas me voir *Pourquoi tu sors avec Eddy, que tu sors avec alors que c'est une pédale. Tout le monde le dit, t'es la meuf d'une pédale.* Un sourire a dévoré le visage de Laura, pas un sourire pour dissimuler la honte, je le voyais, mais bien un sourire de connivence pour signifier qu'elle n'était pas en désaccord avec lui, elle savait tout ça, d'autres le lui

RÉVOLTE DU CORPS

avaient dit. J'ai baissé la tête avec, un instant, l'envie de m'excuser auprès d'elle. Lui dire que j'étais désolé de lui faire partager mon fardeau.

Ce sont des moments comme celui-là qui m'ont révélé le piège dans lequel j'étais, l'impossibilité de changer à l'intérieur du monde de mes parents, du collège.

L'ultime trahison de mon corps eut lieu une nuit où je me rendais en discothèque avec quelques *copains*. Ils étaient plus vieux que moi et avaient le permis de conduire, ils disaient *On va aller en boîte trouver de la meuf, choper de la sarcelle à talon.*

Ils passaient tous le permis de conduire dès la majorité atteinte, pensant qu'il les libérerait de l'espace confiné du village, qu'ils pourraient ainsi faire des voyages (qu'ils n'ont jamais faits), des sorties (jamais plus loin que les discothèques aux alentours ou la mer à quelques kilomètres).

Souvent ils travaillaient un été entier à l'usine – quand ils n'y étaient pas déjà embauchés – pour pouvoir s'offrir le précieux petit papier rose. Ils ne voyaient pas que ce permis de conduire faisait partie, au contraire, avec d'autres choses, des facteurs qui les maintenaient ici. Qu'ils passeraient simplement désormais les soirées à boire non plus dans l'arrêt de bus mais dans leur voiture – au chaud, la musique du poste de radio. J'avais refusé de le passer, refusé

d'aller travailler un mois à l'usine dans laquelle je m'étais finalement promis de ne jamais mettre les pieds. À dix-huit ans je serai de toute façon déjà loin d'eux.

Cette nuit-là, la discothèque – le lieu s'appelait Le Gibus – était envahie par des centaines de jeunes gens de toute la région, formant une énorme masse compacte et mouvante qui vous engloutissait aussitôt. Une petite célébrité régionale y donnait un concert de rap. Dans cette foule en mouvement – si bien qu'elle semblait n'être qu'un seul bloc, un seul corps immense, de géant, qui se déplaçait mollement –, les corps transpirants se rencontraient, se frottaient les uns aux autres. Des corps musclés pour la plupart et imprégnés, outre la transpiration, de l'odeur de l'after-shave bon marché que je portais aussi.

Je me suis approché de la scène pour apercevoir le chanteur qui était parvenu à rassembler ce monde. J'ai pu, en jouant des coudes, me créer un petit espace près de la scène érigée pour l'occasion. Le sol collait à cause des verres renversés par les garçons imbibés d'alcool qui se bouscullaient. Il y avait derrière moi un homme, beaucoup plus âgé, qui m'avait aidé à me frayer un chemin jusque-là. J'étais probablement l'individu le plus jeune dans la discothèque, il s'en était rendu compte. Il avait souhaité m'aider.

Il avait une trentaine d'années.

Il portait – comme un grand nombre de garçons du village et des villages aux alentours en portaient pour toutes les occasions et comme j'en ai longtemps porté – un survêtement de marque Airness, alors la plus prisée, une casquette posée de travers sur son crâne rasé, ainsi qu'une imposante chaîne autour du cou, couleur or. Son tee-shirt arborait une tête de loup à la gueule immense. En repensant à ce tee-shirt il me semble hideux et vulgaire. Mais ce soir-là il m'impressionnait énormément.

Son souffle était celui d'un bœuf, puissant, odorant (l'odeur du pastis), et je le sentais dans ma nuque.

Le chanteur est arrivé : la foule s'est agitée, elle s'est compressée en direction de la scène. Le corps de l'homme s'est retrouvé poussé contre le mien, collé au mien, et à chaque mouvement de foule nos corps entraient en friction. Nous étions de plus en plus serrés l'un contre l'autre. Il souriait, gêné et amusé, le corps irradiant l'odeur de la sueur.

J'ai perçu son changement d'état, son sexe se dresser progressivement et cogner le bas de mon dos, presque en cadence, au rythme de la musique, chaque fois plus gros et plus raide. Je pouvais en deviner les contours avec précision à cause de sa tenue de jogging.

C'est la fièvre qui m'a saisi cette nuit-là.

Je n'ai pas bougé pour maintenir mon corps contre le sien alors que la musique m'était insupportable. Après cette nuit je l'ai écoutée encore et encore pour essayer de reconstituer, au moins dans mes rêves et mes pensées, le souvenir de cet homme. Les paroles restent pour toujours gravées en moi :

*Girl, avec évidence tu m'dis que t'aimes quand j'te donne le maximum quand ensemble on danse à l'horizontale.
Oh Girl, avec élégance on s'donne du kiff comme personne jusqu'au summum j'ai succombé à ta beauté fatale
C'est parti pour l'ambiance du samedi soir,
Je repère une jolie jeune fille dans le noir,
J'm'approche d'elle et lui demande ce qu'elle veut boire,
Elle répond : « Attends on s'connait pas alors va t'faire [voir. »*

En rentrant, je me suis précipité pour ôter mes vêtements et j'ai massé mon sexe, la respiration entrecoupée de gémissements irrépessibles. Je devais rester silencieux : ma sœur dormait dans la même chambre, dans le lit du dessous. L'ensemble de mon corps, de mes oreilles à ma nuque moite en passant par chacun des pores de ma peau, a été secoué par l'orgasme.

Après cet événement mon corps n'a plus cessé de se rebeller contre moi, me rappelant à mon désir et

anéantissant toutes mes ambitions d'être comme les autres, d'aimer les filles moi aussi.

Souvent après cette nuit, je m'allongeais sur le lit de mon grand frère ou sur le mien les soirs où j'étais seul dans la maison. Mes parents partaient chez les voisins pour des apéritifs qui duraient jusqu'au bout de la nuit *On revient dans cinq minutes, on va juste boire un petit jaune chez la voisine*. Les bouteilles de pastis venaient à manquer et mon père prenait sa voiture pour se rendre à l'épicerie y chercher d'autres bouteilles (*De toute façon je conduis mieux bourré qu'à jeun*). Ma mère me téléphonait tout de même pour me dire que je ne devais pas m'inquiéter, ils ne faisaient que se détendre un peu avec les voisins, *C'est bien normal, disait-elle, avec les journées de ton père à l'usine et moi qui ai fait le ménage toute la journée, je mérite bien un peu de repos* (quand mon père a perdu son travail – l'accident à l'usine –, ma mère disait *Avec le ménage que j'ai dû faire toute la journée et ton père, assis devant la télé, sans bouger, que j'ai été obligée de supporter, j'ai bien le droit de me détendre un peu*). Je ne devais pas m'inquiéter et je pouvais, si je le souhaitais, me faire à manger seul avec les boîtes de conserve dans le placard ou les frites du déjeuner qu'il était possible de réchauffer. Elle ne soupçonnait pas que ces soirées où ils étaient

absents constituaient pour moi de précieux espaces de liberté.

Mon frère cachait sous son matelas des revues pornographiques. Tout le monde le savait et il ne les cachait pas véritablement, en tirant une forme de fierté – comme mon père qui laissait dans le placard de la cuisine, à la vue de tous, ses films X prêtés par Titi et Dédé.

Allongé sur mon lit avec les revues, j'y trouvais des photographies de femmes nues, les jambes écartées, mettant en avant leur sexe humidifié, les lèvres charnues parfois pressées du bout des doigts pour les faire apparaître encore un peu plus et mettre en valeur le clitoris. Les seins que je concevais comme deux excroissances, deux anomalies, des amas de pus qui se forment sur le corps des personnes malades. Devant ces femmes dénudées je pressais mon sexe de plus en plus fort, jusqu'à imiter le mouvement de va-et-vient de la masturbation. J'y passais des heures entières, mobilisant toute la concentration possible, imaginant toutes sortes de scènes. Mon corps devenait de plus en plus moite, les vêtements se collant bientôt à mon corps trempé par mes efforts acharnés. Je voulais, je m'ordonnais de parvenir à l'orgasme tout en sachant, car je l'ai su très tôt, très jeune, et je pourrais même dire que je l'ai toujours su, que jamais le contraire ne m'a même traversé l'esprit, que c'était la vue du corps d'un homme qui me troublait.

Je ne jouissais pas, jamais, et la plupart du temps mon sexe, à cause de mon acharnement, se couvrait de brûlures et de cloques, restait douloureux pendant plusieurs jours.

Ultime tentative amoureuse : Sabrina

Puis Laura a rompu par une lettre. Elle ne supportait plus de partager la honte et sans doute souffrait-elle de la distance que je mettais entre nous, en dépit de moi-même, même si elle ne pouvait pas totalement l'expliquer. Quelques semaines plus tard, elle fera la rencontre d'un autre garçon. Un garçon de la ville où vivait sa mère, qu'elle allait voir plusieurs fois par an pendant les vacances scolaires. Elle me racontera ses soirées avec ce nouvel amant, les films qu'ils regarderont ensemble avant d'en reproduire certaines séquences, les folles journées à faire l'amour cinq, six fois de suite étant donné qu'ils se voyaient peu, les exploits guerriers de ce Kevin qui avait cassé le nez d'un autre garçon *Le mec il me sifflait, il m'a dit T'es bonne alors Kevin il a été le voir, il lui a dit Tu parles pas à ma meuf comme ça, t'as pas à lui manquer de respect. Le mec il a répondu et*

ULTIME TENTATIVE AMOUREUSE

du coup Kevin il lui a explosé la tête devant plein de gens qui regardaient par leur fenêtre.

Elle me signifiait à son insu – ou peut-être avec plus de volonté que je ne le pensais – ce que je n'avais pas été capable de faire pour et avec elle. Jamais nous n'avions fait l'amour, je ne m'étais jamais battu pour elle. J'étais celui sur qui les coups s'abattaient, pas celui qui les donnait.

Ma grande sœur avait pris la décision de me présenter à l'une de ses amies. Elle me disait *T'es à l'âge où faut avoir une petite copine* et j'avais effectivement l'âge auquel la plupart des garçons du village fréquentaient les filles du village, et souvent même s'installaient dans une relation de couple qui allait durer à vie, bientôt renforcée par la naissance d'un ou de plusieurs enfants qui les contraindrait à arrêter leurs études. J'avais donc rencontré la dénommée Sabrina à l'occasion d'un dîner organisé par ma sœur. Du haut de ses dix-huit ans, Sabrina avait cinq ans de plus que moi et par conséquent un corps beaucoup plus développé que les filles que je connaissais au collège. *En plus*, renchérissait ma sœur, *avec ça tu vas pouvoir t'amuser*. Je répondais que j'aimais les filles plus âgées que moi, je précisais *bien formées* avec, au moment où je donnais cette réponse, la certitude de m'acheminer vers une situation impossible où il me faudrait, quand je serais face à Sabrina,

correspondre à cette image que je communiquais à ma sœur et aux autres.

Le dîner en question avait été fixé spécialement dans le but d'organiser la rencontre. La mère de Sabrina – Jasmine – était présente. Jasmine était une femme qui détestait son mari et attendait sa mort avec une impatience déclarée *Je sais pas quand est-ce qu'y va mourir celui-là mais bordel de brun qu'est-ce que c'est long*. Elle se rendait chaque semaine chez une voyante qui lui promettait qu'il allait périr d'une maladie foudroyante dans les plus brefs délais. Je l'ai connue deux ans et tout au long de ces deux années elle annonçait chaque semaine sur un ton solennel *Ça y est, là, mon mari, c'est la fin, il lui reste plus beaucoup, le mois prochain il aura crevé*. Elle téléphonait à ma sœur pour lui dire *Prépare-toi à être de deuil la semaine prochaine, je sors de chez la voyante il lui reste soixante-douze heures à vivre*. La plupart des discussions, quand elle dînait avec nous, tournaient autour de la mort prochaine et irrémédiable de son mari, en particulier de la distribution du maigre héritage.

Ma grande sœur avait parlé de moi à Jasmine en lui tenant les mêmes propos que ceux que mon père tenait sur moi en mon absence. Elle lui avait dit que je ferais de grandes études et que je deviendrais

riche. Jasmine, souhaitant faire un bon placement avec sa fille, avait très vite donné son approbation à l'affaire.

La cérémonie des présentations eut lieu. Je me trouvais face à ma sœur, Jasmine, Sabrina et une de ses amies, leurs yeux rivés sur moi et mon angoisse en imaginant – des idées absurdes qui naissent dans des moments comme celui-là – que Sabrina pouvait me sauter au cou d'un instant à l'autre pour essayer de m'embrasser. L'excitation palpable qui se dégageait de ces quatre femmes était proportionnelle à ma gêne, une gêne que j'essayais de masquer par une assurance feinte. Je souriais à Sabrina et me mettais en avant de toutes les façons possibles, parlant de tous les sujets que je maîtrisais plus ou moins, dont la Première Guerre mondiale que je venais d'étudier au collège, ce qui n'était pas pour déplaire à Jasmine, qui commentait mes propos en s'adressant à ma sœur *Il est bien ton petit frère, moi je l'aime bien, il est différent*.

Ma sœur, prête à tout pour que je me rapproche de son amie, m'avait proposé, tandis que nous prenions l'apéritif, d'aller faire une petite promenade avec Sabrina. Elle m'a adressé un regard complice, comme si c'était un plan que nous avions tous deux mis sur pied, qui se serait déroulé exactement comme

il aurait dû se dérouler. J'ai répondu par un regard de la même nature, un sourire du coin des lèvres.

Nous sommes descendus dans le parc municipal et nous avons marché. Ma gorge me faisait mal tant elle était asséchée, serrée. Mon cœur s'emballait, pensant à la déception de ma sœur quand Sabrina lui apprendrait que je n'avais pas été capable d'aller de l'avant, de me conduire en vrai garçon, de la séduire, que j'étais resté là, immobile, inerte, passif comme – une expression de ma sœur que je reprenais sans cesse – *une couille dans un marais de goudron*.

Avant que je puisse dire quoi que ce soit, Sabrina a pris la parole pour m'inciter à lui exposer les raisons qui m'avaient poussé à vouloir faire sa connaissance. Je n'avais pas voulu, c'était un mensonge de ma sœur. J'ai dissimulé ma stupéfaction quand elle a posé la question, j'ai réussi à dire des platitudes, que je la trouvais belle, qu'elle était *mon genre* ; un courage motivé par la certitude de savoir que cet échange serait rapporté dans les moindres détails par Sabrina aux autres filles, qui ainsi pourraient me considérer comme un dur. Elle m'a embrassé. Elle devait légèrement se courber pour que nos lèvres puissent se rencontrer. L'étreinte a duré beaucoup trop longtemps, je me sentais étouffer, chanceler. Tandis que nous nous embrassions, l'effort à fournir pour ne pas fuir, ne pas laisser échapper un cri de dégoût, se

faisait de plus en plus lourd. Ne pas laisser transparaître mon envie d'en finir au plus vite, car Sabrina aurait pu en faire part à ma sœur.

Nous sommes remontés main dans la main pour officialiser devant les autres invitées notre relation naissante. Ma sœur nous a salués, comblée *Ça va les amoureux ?* et les autres ont applaudi. J'ai trouvé ce comportement grossier. Des habitudes, des façons de se comporter qui m'avaient façonné et qui pourtant, déjà, me semblaient déplacées – comme les habitudes de ma famille : se promener nu dans la maison, les rots à table, les mains qui n'étaient pas lavées avant le repas. Le fait d'aimer les garçons transformait l'ensemble de mon rapport au monde, me poussait à m'identifier à des valeurs qui n'étaient pas celles de ma famille.

C'était comme si chacun de leurs applaudissements resserrait les chaînes entre Sabrina et moi, à peine cette relation commencée.

Il avait été décidé (par qui, je ne le sais plus très bien) que nous devions nous voir tous les week-ends chez ma sœur, qui nous emmenait en discothèque le samedi soir. Là-bas, je tenais toujours à me déplacer le bras autour de la taille de Sabrina, ma nouvelle conquête. Je désirais montrer aux autres, et à moi-même, car je me contemplais et

j'étais de loin le spectateur le plus assidu de ma performance, non seulement mon amour des femmes mais aussi ma capacité à séduire des filles bien plus âgées que moi.

Jasmine emmenait Sabrina chez ma sœur avant le départ pour la discothèque. Elles vivaient dans un village voisin. Jasmine, en arrivant, commençait toujours par me couvrir de compliments. Elle affirmait que j'étais spécial, intelligent, que j'allais pousser sa fille à faire des études et à gagner beaucoup d'argent. Sabrina voulait devenir sage-femme. Elle se distinguait des autres filles du village, qui voulaient la plupart du temps devenir coiffeuses, secrétaires médicales, vendeuses, institutrices pour les plus ambitieuses ou mères au foyer.

L'envie qu'avait Sabrina de faire des études de médecine provoquait à la fois l'hilarité et le mépris.

La Sabrina qui se la raconte, qui joue la madame à vouloir être mieux que les autres. Avec le temps elle a progressivement revu à la baisse ses ambitions, comme ma sœur, souhaitant devenir chirurgienne, médecin généraliste, infirmière, aide-soignante et enfin aide à domicile (donner les médicaments et *laver le cul des vieux*, le métier de ma mère).

Le dégoût

Au retour des sorties en discothèque je dormais chez mes parents tandis que Sabrina passait la nuit chez ma sœur. Nous nous donnions rendez-vous le lendemain matin pour aller nous promener dans les rues du village et retrouver mes *copains* à l'arrêt de bus, qui buvaient avant d'aller voir le match de football dominical.

Ma sœur m'avait fait la proposition, après une de ces sorties en discothèque, de dormir chez elle. Jasmine viendrait chercher Sabrina le soir même à cause d'un départ en vacances, Sabrina ne pourrait pas dormir avec elle, et ma sœur ne voulait pas rester seule, elle détestait ça et disait qu'elle avait peur. J'ai accepté sa proposition évidemment. J'aimais dormir ailleurs que chez mes parents : la maison me faisait honte à cause de sa façade délabrée, de ma chambre humide et froide que je détestais, dans laquelle l'eau s'infiltrait les jours de pluie.

Une tempête très violente avait un jour arraché le volet qui, en se décrochant, avait fait exploser la vitre. Mon père, après que je lui avais dit (longtemps après ; je lui avais répété pendant des semaines, quotidiennement, que le carreau était brisé), avait mis un morceau de carton pour couvrir le trou laissé par la vitre cassée. Il avait tenu à me rassurer *T'en fais pas, c'est juste le temps que j'en rachète une autre de fenêtre, c'est en attendant, ça va pas rester comme ça tout le temps*. Il ne la changea jamais.

Le morceau de carton se trouvait imbibé d'eau assez vite. Il fallait le remplacer fréquemment. Mais en dépit de mes efforts, même en y prenant garde, en remplaçant le carton, l'eau s'infiltrait dans ma chambre. L'humidité gagnait les murs, le sol de béton, les lits en bois.

Je dormais dans un lit superposé à celui de ma sœur, tenant à dormir dans le lit du haut de façon à pouvoir tous les jours emprunter la petite échelle. Le lit grinçait quand je montais mais les grincements étaient normaux, je ne m'inquiétais pas, nous savions que c'était l'humidité.

Un soir que je montais, comme chaque soir – sans que rien annonce ce qui allait se passer, le lit ne grinçait pas plus que les autres jours –, j'ai senti, tandis que je m'allongeais, le lit se dérober sous mon poids. L'eau avait lentement rongé les lattes du lit qui, fragilisées, s'étaient rompues. J'ai atterri un

mètre plus bas, sur ma sœur. Les lattes brisées l'avaient blessée. À compter de ce jour mon lit, en dépit des rafistolages de mon père, tombait fréquemment sur celui de ma sœur.

J'étais donc heureux qu'elle m'invite à dormir chez elle, dans son petit appartement tout juste rénové.

Nous sommes allés en discothèque, comme les week-ends précédents.

De retour, ma sœur a déclaré qu'elle devait aller rejoindre une amie. C'est à ce moment que j'ai compris, d'abord parce que cette histoire ne tenait pas debout (rejoindre, épuisée, une amie à cinq heures du matin, en rentrant de discothèque, alors même que les réverbères du village étaient éteints), mais aussi parce qu'elle me faisait des clins d'œil pour me signifier qu'elle mentait. Elle a ajouté *Comme ça toi et Sabrina vous pouvez rester là, tant pis sa mère la récupérera demain*, cela éviterait à Jasmine de prendre la voiture en pleine nuit pour ramener sa fille chez elle, et par ailleurs, c'était le plus important, nous pourrions dormir tous deux dans le lit de ma sœur pendant qu'elle serait chez son amie. Sabrina cachait à peine sa complicité avec ma sœur et avait d'ailleurs sorti des affaires de toilette de son sac. Tout le monde était au courant. J'avais été le seul maintenu dans l'ignorance.

Une fois de plus j'étais prisonnier, épouvanté à l'idée de passer la nuit avec Sabrina mais pris dans l'impossibilité de dire quoi que ce soit, un mot qui aurait pu provoquer l'effondrement de mon image. Je savais ce qu'elle attendait d'une nuit avec moi – la différence d'âge et ses références de plus en plus explicites à la sexualité que nous n'avions pas.

J'ai renvoyé un clin d'œil à ma sœur.

Elle est partie.

Sabrina et moi sommes allés nous coucher – et je ne sais plus quels procédés j'ai mis en place pour lui parler le moins possible, la voir le moins possible entre le départ de ma sœur et l'instant où nous sommes entrés dans le lit. Je l'ai embrassée avec ce léger dégoût qui accompagnait toujours mes baisers. Je lui ai tourné le dos et me suis éloigné d'elle, me mettant à l'autre extrémité du lit, prêt à tomber.

Elle est venue vers moi pour m'embrasser encore. Elle a saisi mes mains, les a posées sur sa poitrine, puis elle a glissé les siennes dans mon pantalon. Elle caressait mon sexe qui restait inerte. Je ne parvenais pas à simuler le désir. J'ai essayé de penser à autre chose pour que mon sexe se dresse et que Sabrina soit rassurée, mais plus je me concentrais et plus les chances de réveiller mon excitation se faisaient improbables et lointaines. Elle continuait, persévérait sur mon morceau de chair alors à peine

couvert d'un duvet de poils blonds, le malaxait, le tordait dans tous les sens. J'ai d'abord imaginé que je lui faisais l'amour, à elle, Sabrina, sachant qu'une pareille image ne pouvait pas me faire bander. Puis j'ai imaginé des corps d'hommes contre le mien, des corps musclés et velus qui seraient entrés en collision avec le mien, trois, quatre hommes massifs et brutaux. J'ai imaginé des hommes qui m'auraient saisi les bras pour m'empêcher de faire le moindre mouvement et auraient introduit leur sexe en moi, un à un, posant leurs mains sur ma bouche pour me faire taire. Des hommes qui auraient transpercé, déchiré mon corps comme une fragile feuille de papier. J'ai imaginé les deux garçons, le grand aux cheveux roux et le petit au dos voûté, me contraignant à toucher leur sexe, d'abord avec mes mains puis avec mes lèvres et enfin ma langue. J'ai rêvé qu'ils continuaient à me cracher au visage, les coups et les injures *pédé, tarlouze* alors qu'ils introduisaient leur membre dans ma bouche, non pas un à un mais tous les deux en même temps, m'empêchant de respirer, me faisant presque vomir.

Rien n'y faisait. Chaque contact de Sabrina avec ma peau me ramenait à la vérité de ce qui se passait, de son corps de femme que je détestais. J'ai prétexté une crise d'asthme soudaine et violente. J'ai dit que je devais rentrer chez moi, chez mes parents, que j'allais faire une crise d'asthme, et qu'il était possible,

la mort récente de ma grand-mère l'avait prouvé, qu'il était possible d'en mourir.

Le lendemain, je quittai Sabrina. Elle a pleuré devant moi et je suis resté de glace.

Première tentative de fuite

J'avais échoué, avec Sabrina, dans la lutte entre ma volonté de devenir un dur et cette volonté du corps qui me poussait vers les hommes, c'est-à-dire contre ma famille, contre le village tout entier. Pourtant je ne voulais pas abandonner et continuais à me répéter cette phrase, obsédante, *Aujourd'hui je serai un dur*. Mon échec avec Sabrina me poussait à accentuer mes efforts. Je prenais garde à rendre ma voix plus grave, toujours plus grave. Je m'empêchais d'agiter les mains lorsque je parlais, les glissant dans mes poches pour les immobiliser. Après cette nuit qui m'avait révélé plus que jamais l'impossibilité pour moi de m'émouvoir pour un corps féminin, je me suis intéressé plus sérieusement au football que je ne l'avais fait auparavant. Je le regardais à la télévision et apprenais par cœur le nom des joueurs de l'équipe de France. Je regardais le catch aussi, comme mes frères et mon père. J'affirmais toujours

plus ma haine des homosexuels pour mettre à distance les soupçons.

Je devais être en classe de troisième, peu avant la fin du collège. Il y avait un autre garçon, plus efféminé encore que moi, qui était surnommé *la Tanche*. Je le haïssais de ne pas partager ma souffrance, de ne pas chercher à la partager, ne pas essayer d'entrer en contact avec moi. Se mêlait pourtant à cette haine un sentiment de proximité, d'avoir enfin près de moi quelqu'un qui me ressemblait. Je le regardais d'un œil fasciné et plusieurs fois j'avais essayé de l'approcher (uniquement lorsqu'il était seul à la bibliothèque, car il ne fallait pas que je sois vu en train de lui parler). Il restait distant.

Un jour qu'il faisait du bruit dans le couloir où une foule assez importante d'élèves était amassée, j'ai crié *Ferme ta gueule pédale*. Tous les élèves ont ri. Tout le monde l'a regardé et m'a regardé. J'avais réussi, l'instant de cette injure dans le couloir, à déplacer la honte sur lui.

Au fil des mois, avec le départ des deux garçons pour le lycée et leur disparition du collège, et grâce à l'énergie que je fournissais pour être un dur, les injures se raréfiaient, tant au collège que chez moi. Mais plus elles étaient rares, plus chacune d'entre elles était violente et difficile à vivre, plus la mélancolie

qui suivait s'étalait sur des jours, des semaines. Les insultes, bien que moins fréquentes, ont continué longtemps en dépit de mon acharnement pour me masculiniser puisqu'elles s'appuyaient non pas sur mon attitude au moment où j'étais insulté, mais sur une perception de moi depuis longtemps installée dans les mentalités.

La fuite était la seule possibilité qui s'offrait à moi, la seule à laquelle j'étais réduit.

J'ai voulu montrer ici comment ma fuite n'avait pas été le résultat d'un projet depuis toujours présent en moi, comme si j'avais été un animal épris de liberté, comme si j'avais toujours voulu m'évader, mais au contraire comment la fuite a été la dernière solution envisageable après une série de défaites sur moi-même. Comment la fuite a d'abord été vécue comme un échec, une résignation. À cet âge, réussir aurait voulu dire être comme les autres. J'avais tout essayé.

Je ne savais pas comment procéder. J'ai dû apprendre. On parle de la fuite comme rendue difficile à cause de la nostalgie ou des personnes, des facteurs qui nous retiennent, mais pas à cause de la méconnaissance des techniques de fuite. J'ai d'abord été maladroit et ridicule.

Mes parents préparaient des grillades dans le jardin, peu après ma rupture avec Laura. Je me suis dirigé vers ma chambre en formulant mon projet de départ. Mon père venait de me faire une remarque parce que je refusais d'entretenir le feu du barbecue, par peur de me brûler *T'es vraiment une gonzesse*. Dans la chambre j'ai réuni quelques affaires que j'ai glissées dans un sac à dos. J'avais pris la décision de partir à tout jamais. Ne plus revenir.

Mon petit frère est arrivé. Il était petit : cinq ans, probablement moins. Il m'a interrogé sur ce que je faisais et je lui ai répondu que je partais pour toujours en espérant qu'il irait, comme cela était son habitude, le rapporter à mes parents. Il n'a pas bougé, il est resté sur place, immobile. J'ai essayé à nouveau, je l'ai répété, en changeant l'intonation dans ma voix, pour tenter de lui faire comprendre que ce que je faisais était interdit. *Je pars, je m'en vais pour toujours*. Il ne comprenait pas. Une autre tentative. L'absence de réaction à nouveau. J'ai fini par lui faire une proposition que je savais décisive. Je lui proposai une récompense, des friandises (je disais *des chucs*), en échange de la délation. Il a quitté la chambre. J'entendais ses pas qui s'éloignaient et déjà l'appel *Papa, papa*. Je suis parti en courant, claquant violemment la porte afin que mon père entende et comprenne que mon petit frère disait vrai.

Je courais à travers les rues du village, mon sac à dos avec moi – toujours à une allure raisonnable pour que mon père puisse me suivre, sentant sa présence derrière moi à quelques dizaines de mètres. Il avait crié mon nom avant de se taire, ne pas faire de scandale qui aurait pu, le lendemain, nourrir les discussions des femmes devant l'école, *faire jaser*. Je me suis réfugié derrière un buisson ; mon père est passé devant moi, sans me voir. Il ne m'a pas vu. J'étais terrifié tout à coup qu'il puisse perdre ma trace, me laisser là. Devrais-je passer la nuit dehors ? Dans le froid ? Et qu'allais-je manger ? Que deviendrais-je ? J'ai toussé très fort pour qu'il m'entende.

Il s'est retourné et m'a vu. Il m'a attrapé par les cheveux *T'es vraiment un petit merdeux, espèce d'abruti, pourquoi tu fais ça, connard*. Il me secouait si violemment par les manches de mon tee-shirt qu'il s'est déchiré.

Plus tard, ma mère racontera cette histoire en riant *Oh putain ce jour-là t'as pas bronché, ton père il t'a foutu une sacrée branlée*.

Il m'a reconduit à la maison en me tenant par le bras, le serrant avec force. Il m'a envoyé dans ma chambre, où j'ai pleuré et où je pleurais encore lorsqu'il y est entré quelques heures après. Il s'est assis sur le lit du bas. Il sentait l'alcool (ma mère

le lendemain : *Et avec ta fugue, ça lui a monté à la tête plus vite que d'habitude, ça l'a tracassé ton père*). Il a pleuré à son tour *Faut pas faire ça, tu sais nous on t'aime, faut pas essayer de se sauver*.

La porte étroite

Il fallait fuir.

J'étais désormais en classe de troisième et il était temps de faire le choix de mon orientation. Je refusais catégoriquement d'aller à Abbeville dans le lycée du secteur auquel j'étais promis. Je voulais partir loin de mes parents et ne pas retrouver les deux garçons. Arriver en territoire inconnu, me disant – je l'espérais en raison des progrès que j'avais faits – que je ne serais plus considéré comme une pédale. Tout reprendre depuis le début, recommencer, renaître. L'art dramatique que je pratiquais au club du collège m'avait ouvert une porte inespérée. J'avais investi beaucoup d'efforts dans le théâtre. D'abord parce que mon père en était agacé et que je commençais, à cet âge, à définir toutes mes pratiques par rapport (et surtout contre) lui. Ensuite parce que, ayant un certain talent pour jouer la comédie, il constituait pour moi un espace de reconnaissance. Tout était

bon pour me faire aimer *Ah le fils Bellegueule on se fend la gueule quand il fait du théâtre au spectacle de fin d'année.* La fierté de ma grande sœur *T'es peut-être le futur Brad Pitt.*

Je me rappelle qu'un soir nous jouions dans la salle des fêtes près du collège, à la fin de l'année scolaire, une petite pièce que j'avais écrite pour l'occasion. Une sorte de cabaret où des personnages défilaient sur scène pour se présenter, raconter leur histoire, chanter des chansons. J'incarnais le rôle de Gérard, un alcoolique quitté par sa femme et à moitié SDF, qui chantait

*Germaine, Germaine
Une valse ou un tango
c'est du pareil au même
pour te dire que je t'aime
et que j'aime la Kanterbrau oh oh oh*

Je me rappelle que ce soir-là les deux garçons étaient dans la salle. Ils étaient pourtant au lycée maintenant. Ils venaient probablement voir des enfants de leurs familles, ou étaient là juste par curiosité.

Je me rappelle de la peur que j'ai ressentie en les voyant, imaginant qu'ils allaient m'attendre à la sortie. La salle des fêtes était de petite taille et je pouvais parfaitement voir leurs visages se dessiner

dans la pénombre. J'ai fait mon numéro, tétanisé en pensant qu'ils pourraient hurler *pédé* pendant un silence, entre deux de mes répliques, devant ma mère et tous les autres. Je suis allé jusqu'au bout. Quand j'ai terminé ils se sont levés tous les deux, déchaînés, s'époumonant *Bravo Eddy, bravo !*

Ils ont entonné mon prénom *Eddy, Eddy* jusqu'à être suivis par tous les villageois présents, environ trois cents personnes qui soudainement scandaient mon nom, tapaient des mains en cadence et me lançaient des regards ravis. Il fut difficile de rétablir le calme. Au moment des saluts, alors que je revenais avec tous les membres de la troupe de théâtre, ils ont encore crié mon prénom. Je ne les ai pas vus ensuite, à l'issue de la soirée. Je crois que c'est la dernière fois de ma vie que je les ai aperçus.

La proviseure du collège était venue me voir à la sortie d'un cours pour me parler du lycée Madeleine-Michelis, à Amiens, la plus grande ville du département, où je n'étais quasiment jamais allé, par crainte. Mon père m'avait toujours dit et répété qu'il y avait beaucoup de personnes de couleur, des personnes dangereuses *À Amiens y a que des Noirs et des bougnoules, des crouilles t'y vas tu crois que t'es en Afrique. Faut pas aller là-bas, c'est sûr que tu te fais dépouiller.* Il m'avait depuis toujours répété ces

phrases, et si je lui rétorquais qu'il n'était qu'un raciste – tout faire pour le contredire, être différent de lui – son discours parvenait à semer le trouble en moi.

Le lycée Madeleine-Michelis proposait une filière d'art dramatique au baccalauréat. Il fallait passer un concours pour y accéder, puis présenter un dossier et une audition. Quand la proviseure, Mme Coquet, m'a fait la proposition de tenter d'intégrer cet établissement, je n'avais jamais envisagé de passer le baccalauréat, encore moins en filière générale. Personne ne le passait dans la famille, presque personne dans le village si ce n'est les enfants d'instituteurs, du maire ou de la gérante de l'épicerie. J'en ai parlé à ma mère : elle savait à peine de quoi il s'agissait (*Maintenant il va passer le bac l'intello de la famille*).

Je travaillais avec la fille de la proviseure, une jeune comédienne, pour préparer la scène que j'allais présenter lors de l'audition. Sa mère m'avait permis de ne pas aller en classe et de disposer librement d'une salle. Je travaillais jusqu'à l'épuisement. Ne pas laisser échapper cette chance de partir. Le lycée disposait d'un internat, façon de m'éloigner plus encore du village.

Ma mère m'avait averti *Tu iras à ton lycée de théâtre que si l'internat est pris en charge parce qu'on peut pas payer, sinon tu iras à Abbeville, un lycée c'est un lycée*. Et mon père *Je vois pas pourquoi que tu veux*

pas aller à Abbeville comme tout le monde, faut toujours que tu te la joues autrement que les autres.

Il n'avait pas été facile de convaincre mon père de m'emmener jusqu'à la gare le jour de l'audition *User de l'essence pour tes conneries de théâtre, franchement ça vaut pas la peine*. La gare se trouvait à une quinzaine de kilomètres du village. Pendant plusieurs jours il m'a assuré qu'il ne m'y emmènerait pas et qu'il ne servait à rien d'espérer. La veille il a changé d'avis *Demain tu oublies pas de mettre ton réveil, je t'emmène à la gare*.

C'était quelque chose qu'il faisait souvent, dire *non* jusqu'à la dernière minute et céder enfin avec la satisfaction de m'avoir vu sangloter, le supplier des heures. Il y prenait du plaisir. Quand j'avais sept ou huit ans, il avait donné – sans raison apparente – ma peluche aux enfants des voisins, celle avec laquelle je dormais et qui m'accompagnait toujours, comme les enfants en ont. J'avais pleuré et m'étais agité comme un diable, courant dans toute la maison en protestant. Lui me regardait et il souriait. Le 31 décembre 1999, à l'occasion de la Saint-Sylvestre, il m'avait raconté qu'à minuit un astéroïde percuterait la Terre et que nous allions tous mourir, sans aucune chance de survie. *Profite bien de la vie parce que dans pas longtemps on est tous morts*. Mes larmes avaient coulé

toute la soirée. Je gémissais, je ne voulais pas mourir. Ma mère avait protesté, disant qu'il ne pouvait pas me faire ça le jour du nouvel an, me laisser m'apitoyer sur les marches de la maison et m'empêcher de profiter du changement de millénaire. Elle essayait de me rassurer *Écoute pas ton père il dit n'importe quoi, allez viens regarder la télé avec nous on va voir la tour Eiffel*. Ça ne changeait rien, je n'accordais de crédit qu'à la parole de mon père, à l'homme de la maison. Cette nuit-là aussi son rire résonnait dans la pièce commune.

Le lendemain matin il passait devant ma chambre une demi-heure avant l'heure prévue *Allez saque-toi. Si t'es en avance t'attendras à la gare*. J'ai couru dans la salle de bains pour me préparer. Je ne me lavais pas les dents. La salle de bains n'était pas occupée par mon père, qui ne se lavait pas le matin. Il enfilait un tee-shirt, un pantalon et passait de l'eau sur son visage, puis il allumait une cigarette et il s'asseyait devant la télévision pour regarder les informations ou le télé-achat.

Une fois dans la voiture, nous avions au total près d'une heure pour faire quinze kilomètres. On ne se disait rien. Je lui ai demandé d'allumer le poste de radio pour dissiper la gêne provoquée par le silence. Il connaissait toutes les chansons du répertoire de

variétés françaises, qu'il entonnait. Quelquefois entre deux chansons il recommençait *Me faire saquer à cette heure-là pour des conneries de théâtre, franchement...* (Ma mère : *Ton père il râle toujours mais faut pas faire attention, c'est pas méchant. Il râle pour passer le temps, parce qu'il sait pas quoi faire d'autre.*)

À la gare il m'a ordonné de descendre, avant de se raviser et de me dire d'attendre. Mes yeux sur lui, la surprise, l'attente d'une remarque désagréable. Il a fouillé ses poches et il en a sorti un billet de vingt euros. Je savais que c'était beaucoup trop, beaucoup plus que ce qu'il pouvait et aurait dû me donner. Il m'a dit que j'en aurais besoin *Faudra bien que tu manges ce midi*. Moi je veux pas que tu as la honte devant les autres et que tu sois autrement que les autres avec moins d'argent. Tu dépenses tout ce midi, tu ramènes rien du tout, je veux pas que tu sois autrement que les autres. Mais surtout tu fais attention, parce qu'en ville il y a plein d'Arabes. Si il y en a un qui te regarde, tu baisses les yeux, tu fais pas le malin, tu joues pas au caïd, parce que ces gens-là ils ont toujours des cousins et des frères planqués quelque part et que si tu te bats, après ils vont te tomber dessus à plusieurs et là t'es mort. Si il y en a un qui te demande de l'argent, tu donnes tout. Ton portefeuille, ton téléphone, tout. C'est la santé qui compte d'abord. Maintenant vas-y, et essaye de pas être éliminé à ton audition.

J'ai pris le train jusqu'à Amiens. J'étais nerveux et je m'attendais à voir surgir, à chaque arrêt, un groupe d'Arabes qui m'auraient sauté dessus pour me voler tous mes effets personnels.

Pour me rendre au lycée Michélin j'ai marché très vite, la tête baissée. Chaque fois qu'un Noir ou un Arabe marchait sur le même trottoir que moi – ils n'étaient pourtant pas si nombreux – je sentais la peur s'emparer de moi.

Il y avait d'autres personnes qui attendaient dans le couloir avec leurs parents. J'étais heureux d'être seul, je me sentais plus adulte – et tout à la fois j'étais amer, jaloux de ces jeunes gens qui partageaient une complicité puissante avec leur famille. Je trouvais que leurs parents avaient quelque chose d'adolescent eux aussi quand ils parlaient à leurs enfants, comme si la douceur de leurs conditions de vie se mesurait à la douceur de leur caractère.

Un grand homme aux cheveux blancs est sorti de la salle d'audition et a appelé mon nom *Bellegueule, c'est à vous*. Les autres ont ri. Même les adultes. Bellegueule. C'était la première partie de la sélection, avant la présentation de la scène que j'avais préparée. Il fallait répondre à des questions sur le théâtre et sur les raisons qui me poussaient à vouloir entrer dans ce lycée. J'avais réfléchi à toutes mes réponses

longtemps à l'avance : la passion du théâtre, l'importance de l'art dans nos sociétés et dans l'Histoire, l'ouverture d'esprit. Des banalités.

L'enseignant qui m'interrogeait, l'homme aux cheveux blancs, Gérard, qui deviendra mon professeur de théâtre après mon admission, ne vécut pas du tout cet entretien de la même manière que moi. Il me confiera deux ans plus tard – avec cette douce ironie qui le caractérisait – que je l'avais supplié de m'accepter au lycée. Que j'étais presque à genoux devant lui. Il m'imitait : *S'il vous plaît monsieur sortez-moi de là. Pitié, pitié*. Il m'a dit que je n'avais pas cessé de sourire. Il n'avait pas trouvé cela naturel, mais avait été touché par la volonté puissante, il faudrait dire le désespoir, qui en émanait. Il m'a dit que j'avais recommencé lors de la deuxième partie de la sélection, en présentant la scène *Il y avait toujours quelque chose de suppliant dans ta voix, toujours*.

Au cours de cette audition j'ai fait la connaissance d'un jeune garçon nommé Fabrice. Nous avons discuté et nous nous sommes fait la promesse que nous serions amis à la rentrée si nous venions tous les deux à être admis. Tout l'été Fabrice a hanté mes pensées. Je songeais moins en vérité à Fabrice qu'à la perspective de me constituer un cercle d'amis à

Amiens, de copains comme un vrai garçon et non plus de copines.

Tout l'été j'ai attendu la lettre qui devait m'annoncer la décision du lycée. Elle ne venait pas. Mes parents m'assuraient n'avoir rien reçu *Tu nous saoules.*

Rien. Je désespérais. J'avais fini par me résigner : ils n'avaient même pas pris la peine de me prévenir de ma non-admission. Je passais des nuits d'insomnie à imaginer que je devrais aller au lycée d'Abbeville, retrouver les deux garçons et revivre les mêmes scènes que lorsque j'étais au collège.

J'envisageais la fin des études.

Après un dîner avec mes parents, au début ou au milieu du mois d'août, et tandis que je regardais la télévision dans ma chambre mon père m'avait appelé dans la pièce commune.

Il a déclaré qu'il avait reçu une lettre un peu plus d'un mois auparavant. Qu'il n'avait pas songé à me la montrer jusqu'ici. En disant cela il a pris un air amusé pour me signifier que ce qu'il disait n'était pas vrai, il l'avait cachée pour me faire languir tout l'été.

J'ai saisi la lettre *Monsieur Bellegueule, Le lycée Madeleine-Michelis a le plaisir de vous annoncer...*

Je suis parti en courant, tout à coup. Juste le temps d'entendre ma mère dire *Qu'est-ce qui fait le débile là ?*

Je ne voulais pas rester à leur côté, je refusais de partager ce moment avec eux. J'étais déjà loin, je n'appartenais plus à leur monde désormais, la lettre le disait. Je suis allé dans les champs et j'ai marché une bonne partie de la nuit, la fraîcheur du Nord, les chemins de terre, l'odeur de colza, très forte à ce moment de l'année.

Toute la nuit fut consacrée à l'élaboration de ma nouvelle vie loin d'ici.

Épilogue

Quelques semaines plus tard,
Je pars.
Je me suis préparé pour l'internat
Non pas une grosse valise
mais un grand sac de sport qui avait appartenu à
mon frère puis à ma sœur.

Les vêtements aussi, la plupart ont appartenu successivement à mon frère et à ma sœur, certains à mes cousins.

En arrivant à la gare,
la peur des Noirs et des Arabes s'est atténuée.
Je voudrais déjà être loin de mon père, loin d'eux
et je sais que cela commence par l'inversion de
toutes mes valeurs.

L'internat n'est pas au lycée Michelis.
Il est plus loin, au sud de la ville.

Un peu plus de deux kilomètres
 Je ne le savais pas, j'étais arrivé au lycée avec mon
 sac de sport bleu marine et le CPE M. Royon a ri
*Ah non mon petit, l'internat c'est à l'autre bout de
 la ville. Il faut prendre le bus, ligne 2.*

Ma mère ne m'a pas donné d'argent pour payer
 le bus.
 Elle non plus ne savait pas
 Je marche le long de la route
 J'arrête les passants
Excusez-moi, excusez-moi, je cherche...
 Ils ne répondent pas
 Je vois l'agacement et l'angoisse sur leurs visages.
 Ils pensent que je vais leur demander de l'argent.

Je trouve enfin l'internat –
 les doigts rouges, presque sanglants à cause des
 kilomètres que j'ai parcourus en traînant ma valise,
 mon sac.

Je me souviens maintenant, j'ai même un oreiller
 dans un sac plastique que je transporte sous mon bras.

On doit me trouver ridicule, ou me prendre pour
 un SDF

À l'internat on m'annonce que je serai à part dans
 une chambre, séparé des autres internes.

Je verrai très peu les autres internes.

L'internat est celui d'un autre lycée qui accepte de
 m'accueillir.

Trop euphorique pour être déçu

Je me dis que mes amis, je les rencontrerai au
 lycée, qu'importe l'internat, il n'est qu'un moyen de
 fuir un peu plus

La rentrée des classes,

La solitude,

Tout le monde se connaît ici, ils viennent des
 mêmes collèges.

Ils s'adressent à moi néanmoins

*Tu manges avec nous ce midi, comment tu t'appelles
 déjà, Eddy ?*

*C'est un drôle de prénom Eddy, c'est un diminutif,
 non ?*

Ton vrai prénom c'est pas Édouard ?

*Bellegueule c'est quelque chose de s'appeler Bellegueule,
 les gens ne se moquent pas trop ?*

*Eddy Bellegueule, putain Eddy Bellegueule c'est
 énorme comme nom*

Je découvre –

quelque chose dont je m'étais déjà douté,
 qui m'avait traversé l'esprit.

Ici les garçons s'embrassent pour se dire bonjour,
 ils ne se serrent pas la main

Ils portent des sacs de cuir

Ils ont des façons délicates
Tous auraient pu être traités de *pédés* au collège
Les bourgeois n'ont pas les mêmes usages de leur
corps

Ils ne définissent pas la virilité comme mon père,
comme les hommes de l'usine
(ce sera bien plus visible à l'École normale, ces
corps féminins de la bourgeoisie intellectuelle)

Et je me le dis quand je les vois, au début
Je me dis
Mais quelle bande de pédales
Et aussi le soulagement
Je ne suis peut-être pas pédé, pas comme je l'ai pensé,
peut-être ai-je depuis toujours un corps de bourgeois
prisonnier du monde de mon enfance

Je ne retrouve pas Fabrice qui est dans une autre
classe,

mais je ne m'en inquiète pas, ce n'était pas lui que je
voulais, pas sa personne, mais la figure qu'il incarnait.

Je me rapproche de Charles-Henri, il devient mon
meilleur ami, je passe mon temps avec

Nous parlons de filles

Les autres dans notre classe disent
Ah Eddy et Charles-Henri, toujours ensemble
Je me délecte de les entendre

Je voudrais qu'ils le disent encore plus, encore
plus fort,

qu'ils aillent au village.

et qu'ils disent, que tout le monde les entende

Eddy a un meilleur copain, un garçon

Ils parlent de filles, de basket-ball

(Charles-Henri m'initiait)

Ils jouent au hockey, même

Je sens pourtant que Charles-Henri tend à m'échapper

Il s'amuse bien mieux avec les autres garçons,

ceux qui font du sport eux aussi, depuis toujours

qui font de la musique, comme lui

Qui parlent sûrement mieux des filles

C'est un combat pour garder son amitié

Un matin,

c'est au mois de décembre, deux mois après la
rentrée

Il y a des lycéens qui portent des bonnets de Père
Noël

Je porte ma veste achetée spécialement pour mon
entrée au lycée

Rouge et jaune criard, de marque Airness. J'étais
si fier en l'achetant, ma mère avait dit
fière elle aussi

EN FINIR AVEC EDDY BELLEGUEULE

C'est ton cadeau de lycée, ça coûte cher, on fait des sacrifices pour te l'acheter

Mais sitôt arrivé au lycée j'ai vu qu'elle ne correspondait pas aux gens ici, que personne ne s'habillait comme ça, les garçons portaient des manteaux de monsieur ou des vestes de laine, comme les hippies

Ma veste faisait sourire

Trois jours plus tard je la mets dans une poubelle publique, plein de honte.

Ma mère pleure quand je lui mens (*je l'ai perdue*).

Nous sommes dans le couloir, devant la porte cent dix-sept, à attendre l'enseignante, Mme Cotinet.

Quelqu'un arrive,

Tristan.

Il m'interpelle

Alors Eddy, toujours aussi pédé ?

Les autres rient.

Moi aussi.